

Légendes Yiddish

Jonas, Anne

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



KONTES ET LÉGENDES

Légendes yiddish

Anne Jonas

 Nathan

Légendes yiddish

Par Anna Jonas

Illustrations de Nancy Peña

© Éditions Nathan 2011
ISBN 978-2-09-253198-3



I

Le Golem

Tout d'abord, il faut imaginer un petit peuple tremblant depuis longtemps sous le poids de l'Histoire, celle qui s'écrivit, hélas ! le plus souvent pour lui en lettres de peur et de sang. Ce petit peuple, jadis contraint à quitter la maison qui l'avait vu naître et chassé sur les routes du monde, avait parfois trouvé asile ici ou là. Parmi ces errants, certains eurent, malgré tout, le temps de déposer leurs bagages et de bâtir leur existence et celle de leurs enfants. Tel fut le cas des juifs de Bohême, dont beaucoup, dès le Moyen-Âge, s'installèrent à Prague, cette splendide capitale que l'on nommait la « ville aux cent clochers ». Là-bas, la vie leur fut moins dure qu'à beaucoup de leurs frères.

Mais il serait juste de dire que ces hommes, ces femmes et ces enfants, nés juifs, avaient bien souvent frissonné à l'ombre de tant d'églises. Ils s'effrayaient en regardant ces clochers éperonnant fièrement le ciel. Ils savaient bien que s'ils étaient tolérés, ils n'étaient pas pour autant accueillis. Ils n'ignoraient pas que si on leur laissait la vie sauve, ils n'étaient pas aimés pour autant.

L'endroit où vivaient les juifs de Prague était comme une petite ville à l'intérieur de la grande ville. Dans ce quartier de Josefov, que l'on appelait le ghetto, ils avaient bâti leur synagogue qui portait un bien curieux nom : la synagogue « Vieille-Nouvelle ».

À la fin du XVI^e siècle, époque où se déroule cette histoire, celui qui avait droit de vie ou de mort sur les juifs de Prague se nommait Rodolphe II, empereur du Saint Empire romain germanique et roi de Bohême et de Hongrie. Sa simple signature apposée au bas d'un édit pouvait les protéger ou les chasser. Mais cet homme, qui Dieu merci ne leur était pas hostile, était malgré tout entouré d'une foule d'intrigants et de conseillers qui, eux, ne rêvaient qu'à leur perte.

Heureusement, en ce temps-là, celui qui veillait sur le ghetto était un homme d'exception qui, à maintes reprises, avait réussi à convaincre Rodolphe II d'épargner sa communauté. Ce saint homme, dont la bonté n'avait d'égale que la science et l'érudition, était le rabbi de Loew, que tout le monde nommait avec respect, le « Maharal ». Chacun de ses fidèles avait en lui une telle confiance qu'il aurait, sans hésiter, remis sa vie entre ses mains.

Un jour, le vent tourna dans la tête du souverain et la communauté se trouva brutalement menacée d'expulsion. Ce sursaut de haine était d'autant plus alarmant qu'il n'était lié qu'à des considérations bassement matérielles. En effet, de hauts personnages de l'entourage de Rodolphe II avaient emprunté tant d'argent aux habitants du ghetto qu'ils voyaient dans le départ de ceux-ci la seule solution pour solder leurs dettes.

Tout empira lorsque vint le temps de la fête de Pessah[1].

Un matin, un évêque, bien connu pour son hostilité à l'égard des juifs, demanda audience à l'empereur. Il était accompagné du comte Lopsky dont le visage hagard pouvait laisser penser qu'il venait de croiser le diable en personne. Le monarque, qui ne voulait pas prendre le risque de faire attendre deux si hauts personnages, les reçut immédiatement.

Le comte Lopsky, le souffle court et les mains tremblantes, expliqua que son fils unique, à peine âgé de cinq ans, avait été enlevé la nuit précédente. Deux de ses domestiques avaient, par chance, réussi à apercevoir son ravisseur, un homme de haute stature vêtu à la manière des juifs. Au matin, accompagné de ces deux témoins, le comte s'était donc rendu dans le ghetto en espérant y retrouver son enfant. Ce fut lorsqu'ils passèrent devant la boutique d'un boulanger qu'un des deux serviteurs hurla en reconnaissant le ravisseur. Le comte avait immédiatement fait appeler la garde, qui s'était emparée de cet homme nommé Reb Shmouel. Il avait ensuite alerté l'évêque et, s'ils étaient maintenant tous les deux devant leur souverain, c'était pour exiger un procès exemplaire et le départ immédiat de la communauté des juifs de Prague.

Le Maharal, qui connaissait depuis toujours Reb Shmouel, fut très choqué de cette arrestation, mais s'inquiétait aussi pour les siens.

Il quitta sa maison et se rendit immédiatement au palais pour demander une audience à Rodolphe II. Cependant celui-ci, qui d'habitude le traitait avec respect, refusa même de le laisser entrer. Le souverain lui fit dire qu'il accordait désormais foi à cette ancienne accusation affirmant que les juifs utilisaient du sang d'enfants chrétiens pour préparer leurs matzot, ces pains sans levain fabriqués pour célébrer les fêtes de Pessah. Sinon, à quoi leur aurait servi d'enlever le fils du comte Lopsky ?

Le Maharal s'en retourna tristement chez lui, se disant que les juifs avaient essayé de laver cette calomnie autant de fois qu'il y avait d'étoiles dans le ciel.

Mais rien n'y avait jamais fait et, en fin de compte, tenter de se disculper n'avait toujours donné que plus de poids à ces épouvantables

accusations.

Ce soir-là, le rabbi tenta de rassurer sa communauté rassemblée dans la synagogue. Il leur parla d'espoir et leur dit que la vérité finirait par triompher.

Mais il sentait bien que ces mots, trop mal assurés, ne pénétraient pas les cœurs. Il rentra chez lui, écrasé par l'impression d'avoir trahi la confiance des siens, et s'enferma dans son bureau où il supplia Dieu de lui venir en aide.

Alors qu'il priait, il sentit soudain une présence à ses côtés. Il leva les yeux et aperçut un vieillard qui le regardait en souriant. Le Maharal, qui, de retour chez lui, était bien sûr d'avoir verrouillé sa porte, se dit que Dieu l'avait peut-être entendu et qu'il envoyait un messenger. Il pria l'homme de s'asseoir, mais ce dernier refusa en prétextant une longue route à faire. Il déposa seulement un petit bout de papier sur la table et s'en alla aussitôt. Le rabbi courut dans l'escalier, mais ne vit plus personne. Il retourna dans son bureau et s'empara de la lettre laissée par son étrange visiteur.

Nul autre homme n'aurait pu déchiffrer les ordres que le ciel venait de lui envoyer. Mais lui, le Maharal, fils et petit-fils de rabbin, grand rabbin de la communauté de Prague, en avait le pouvoir. Dieu lui ordonnait, pour sauver les siens, de construire de ses mains un géant de terre auquel il insufflerait la vie. Le rabbi allait devoir fabriquer un Golem.

Le Maharal ne put trouver le sommeil et resta éveillé toute la nuit en se disant qu'il allait approcher le plus grand des mystères, celui qui n'était réservé qu'à Dieu et aux femmes. Lui, un simple mortel, allait donner la vie...

Au petit matin, il avait décidé qu'il ne pouvait accomplir cette tâche tout seul et demanda à son gendre Jizchak et à Jacob, le fils de ce dernier, de venir l'aider.

D'abord très inquiets, les deux hommes finirent par accepter leur mission lorsqu'ils furent certains que le rabbi tenait ses ordres d'en haut.

La nuit venue, tous trois se rendirent dans une tourbière proche de la Vltava. Là, ils remplirent dix énormes sacs d'argile qu'ils eurent ensuite toutes les peines du monde à hisser jusqu'au grenier de la synagogue.

La terre fut vidée sur une immense table en bois et le Maharal se mit à la pétrir pour lui donner la forme d'un homme.

Sous le regard effrayé de Jizchak et de Jacob, il accomplit son

ouvrage durant plus d'une heure et, enfin, le Golem fut achevé.

Il fit alors signe à ses deux compagnons de s'approcher, car ceux-ci devaient l'aider à donner la vie à cette créature, pour l'instant aussi effrayante qu'inerte.

Jizchak en fit sept fois le tour en répétant des mots sacrés que son beau-père venait de lui confier.

Et le Golem devint aussitôt rouge feu, puis reprit sa couleur de terre.

Ensuite, Jacob tourna lui aussi sept fois autour du géant d'argile en lui répétant des paroles que le rabbi lui avait soufflées.

Et le Golem sembla alors être pris de frissons, puis ses cheveux et ses ongles poussèrent.

Ceci fait, le Maharal tourna sept fois autour de sa créature. Ensuite, il glissa dans sa bouche un petit rouleau de papier où il était inscrit le nom imprononçable de Dieu. Et pour finir, il traça sur le front du Golem le mot *Emet*, qui en hébreu signifie « vérité ».

Ce fut alors que l'inconcevable se produisit : le Golem respira puis ouvrit les yeux et, enfin, se mit lourdement sur ses jambes. Il était si grand que sa tête touchait les poutres du grenier. Le Maharal ne se laissa pas impressionner et lui parla comme on parle à un enfant découvrant la vie :

— Tu te nommes Yosselé et tu n'obéiras qu'à moi seul. Ta seule vocation est de défendre le ghetto contre ses ennemis et tu le feras de toutes tes forces.

Le Golem se contenta de hocher la tête, ce qui étonna Jacob.

— Seul Dieu peut donner la parole, je ne suis que son serviteur, lui expliqua le rabbin. Le Golem restera donc muet.

Le Maharal remercia son gendre et Jacob, et il leur demanda de s'en aller, non sans leur avoir fait promettre de ne rien révéler de ce qu'ils avaient vu et accompli. Lorsqu'ils furent partis, il s'assit en face du Golem et lui parla :

— Tu n'as rien à craindre, car personne ne peut être plus fort que toi. De plus, ton corps ignore la douleur et tu peux te rendre invisible aux yeux de ceux qui nous veulent du mal.

À nouveau, le Golem se contenta d'acquiescer.

Le Maharal lui expliqua ensuite ce qu'il allait avoir à accomplir dans les heures suivantes. Il lui raconta le faux enlèvement du fils du comte Lopsky et lui révéla que ce dernier, dont le train de vie était fastueux, s'était lourdement endetté auprès de plusieurs juifs du

ghetto, Reb Shmouel étant son principal créancier... Il lui apprit également que le boulanger allait être jugé, et sans le moindre doute condamné, le surlendemain. Le malheureux y perdrait la vie, tandis que la communauté tomberait dans des jours plus sombres que la nuit. Lui, le Golem, devait donc retrouver l'enfant et l'amener devant la cour, dès l'ouverture du procès.

Le Golem toucha de la main son front puis son cœur. Il avait compris.

Le vieil homme lui révéla enfin qu'il ne sortirait de sa cachette que le lendemain. D'ici là, il attendrait sagement que le rabbi vienne le chercher pour le présenter à sa communauté. Il ne révélerait rien de ses origines. Il annoncerait seulement qu'il était un mendiant, contrefait par la nature, qu'il avait eu la bonté de secourir.

Le Maharal passa une nuit difficile. Dans ses rêves, il vit le Golem tomber en poussière et se disputa avec son épouse qui, ayant découvert son existence, voulait l'employer à passer la serpillière et le balai. Il s'éveilla épuisé et, sans prendre le temps de manger quoi que ce soit, grimpa au grenier de la synagogue.

Il fut immédiatement rassuré en voyant le Golem qui observait tranquillement les toits de Prague. Il lui toucha doucement l'épaule et lui demanda de le suivre.

Une fois dans la rue, le Golem fit évidemment sensation. Tous les passants s'attroupèrent et le Maharal leur expliqua comment il avait recueilli cet homme étrange qui ne semblait pas capable de prononcer un seul mot. Pour finir, il dit qu'il l'emploierait désormais comme bedeau et demanda à tous de l'accueillir avec bonté et de ne surtout pas chercher à lui faire de mal.

Ce soir-là, il y eut beaucoup plus de monde que d'habitude à la synagogue et il s'y produisit un incident étrange. Un rouleau de la Torah s'échappa des mains du rabbi, ce qui ne pouvait constituer plus mauvais présage. Le Maharal le ramassa et le laissa tomber à nouveau. Ce fut alors que le Golem sortit de la pénombre et marcha droit vers un homme dont il arracha le manteau, révélant ainsi une énorme bourse de cuir rouge qu'il portait au côté. Immédiatement, ce dernier tomba à genoux et avoua qu'il avait volé cette bourse et avait osé pénétrer avec elle dans l'enceinte sacrée de la synagogue.

Le Golem venait de prouver ses dons de clairvoyance. Le rabbi était maintenant rassuré : il pourrait sauver Reb Shmouel et le ghetto.

Aux environs de minuit, le Maharal rejoignit le Golem dans le grenier.

— L'heure est venue, lui dit-il. Tu vas sortir d'ici pour aller

retrouver cet enfant. Surtout, ne lui fais aucun mal. Lui aussi, même s'il est chrétien, a besoin de toi. Accompagne-le seulement dans la salle du tribunal comme je te l'ai demandé. Et, je te le répète, souviens-toi que ceux qui ne doivent pas te voir ne te verront pas...

La créature d'argile se mit debout et quitta la pièce. Le rabbin resta seul, écoutant son pas lourd qui s'éloignait vers un endroit connu d'elle seule.

Parvenu au seuil de la synagogue, le Golem n'hésita pas un seul instant. Il marcha comme s'il était parfaitement sûr de sa route. Aucun carrefour ne suspendit son allure et, lorsqu'il quitta le ghetto, il ne ralentit pas et vérifia que le rabbi avait dit vrai : aucun des chrétiens qu'il croisait ne semblait le voir.

Le Golem avança encore longtemps et, soudain, s'arrêta devant une auberge installée en sous-sol. Il en poussa la porte et s'engagea dans un escalier étroit qui le conduisit dans une grande pièce où trois ivrognes dormaient plus qu'ils ne buvaient. Il passa sans encombre à côté d'eux et se dirigea vers un rideau crasseux. Il le souleva et aperçut un nouvel escalier qu'il descendit avant d'aboutir dans une cave à charbon.

Là, il s'immobilisa quelques secondes, comme s'il flairait l'air, et se dirigea vers une caisse en bois posée dans un coin. Un gémissement à peine audible s'en échappait. Ce gémissement que le Golem entendait déjà la veille, depuis le grenier de la synagogue. Il arracha à mains nues les clous fermant les planches et se saisit de l'enfant qui y était enfermé. Dès que celui-ci le vit, ce fut comme s'il avait deviné que cette créature à nulle autre pareille était venue le sauver. Il s'arrêta immédiatement de pleurer et se cala dans les bras du Golem où il s'endormit aussitôt. Et il ne se réveilla même pas lorsque son sauveur assomma le couple d'aubergistes qui avaient tenté de s'interposer. La créature du Maharal avait alors arraché un rideau qu'il avait placé comme une balancelle autour de son cou pour y installer confortablement l'enfant tandis qu'il emportait les aubergistes sous ses bras. Puis le Golem s'enfonça dans la nuit de la ville aux cent clochers.

Au moment où le soleil se leva ce matin-là, celui-ci trouva le Maharal debout. Depuis le départ du Golem, il n'avait cessé de faire les cent pas pour calmer son inquiétude. Et à cette seconde, même s'il se souvenait qu'il avait ordonné à sa créature de se rendre directement au tribunal, il ne pouvait s'empêcher d'être inquiet de ne pas le voir revenir.

Lorsque le rabbin arriva au tribunal, une foule, aussi dense que furieuse, s'y massait déjà. Alors qu'il parvenait à pénétrer dans la salle d'audience, il aperçut Reb Shmouel arrivant dans une sorte de cage de

fer tirée par une paire de chevaux.

Quelques instants plus tard, il prenait place dans la salle et assistait à l'entrée de l'accusé. Ce dernier paraissait si épuisé qu'il semblait à peine vivant. Le comte Lopsky, les yeux rougis par son faux chagrin, le fusilla du regard.

Le juge joua du marteau pour obtenir le silence et commença son réquisitoire. Il demanda ensuite au boulanger d'avouer son crime et, plus largement, d'expliquer pourquoi sa communauté avait besoin du sang d'enfants chrétiens pour préparer ses matzot.

Reb Shmouel, qui savait qu'aucun mot sortant de sa bouche ne pouvait le sauver, préféra s'épargner la fatigue de parler. Persuadé que la mort, toute proche maintenant, l'attendait, il l'espérait presque comme une délivrance.

Au moment où le juge lui hurlait une nouvelle fois de répondre, on entendit soudain un terrible fracas.

Les doubles portes de la salle venaient de céder au passage d'un être qui ne semblait guère humain.

Le Maharal se redressa sur son siège. Là, devant lui, au beau milieu du prétoire, se dressait maintenant le Golem. Il dévisagea alors le comte Lopsky qui, blanc comme un linceul, venait de reconnaître le couple de ses faux serviteurs et, surtout, son fils. Le rabbi fit un petit signe au Golem, et celui-ci déposa l'enfant sur une chaise, jeta les deux vauriens par terre et repartit d'où il était venu.

Il y eut un brouhaha indescriptible que le juge eut toutes les peines du monde à faire cesser en usant de son marteau. Lorsqu'un semblant de calme revint, il demanda alors au comte s'il reconnaissait son fils. Et cet homme, qui avait accompli dans sa vie tant d'ignominies, ne renonça pas à la pire d'entre elles en affirmant ne pas connaître le garçonnet assis devant lui. Le petit, au lieu de pleurer, crut à un jeu et courut dans les bras de son père en lui lançant un tonitruant « Papa ! ».

Ce cri du cœur valant tous les actes d'état civil, le juge fit arrêter le comte sur-le-champ tandis que les deux aubergistes avouaient sans difficulté que le comte Lopsky les avait grassement payés pour enlever et séquestrer son fils.

Deux heures plus tard, Reb Shmouel sortait en homme libre du tribunal et rentrait dans le ghetto en compagnie du Maharal.

Ce dernier participa bien sûr aux réjouissances préparées en l'honneur du boulanger, mais il s'éclipsa dès qu'il le put pour rejoindre le Golem dans son grenier.

Lorsqu'il le vit, aussi tranquille qu'une statue, il fut terriblement ému et ne put s'empêcher de le remercier pour ce qu'il avait accompli. Le géant ne sembla pas prêter attention à ces paroles et ramena son regard aux toits de Prague.

Dans le ghetto, on s'habitua désormais à vivre autrement, à exister sans l'effroi du lendemain. La peur venait de changer de camp. Car en effet, dans la ville chrétienne, on racontait maintenant qu'un être à la force et aux pouvoirs inconnus défendait la communauté juive.

Les jours et les semaines passèrent. Le Golem restait dans son grenier et, même si le rabbi lui rendait visite le plus souvent possible, il s'affligeait de cette créature désormais désœuvrée. Que devait-il décider ? La traiter comme un homme qu'elle était peut-être en train de devenir ? Ou bien la faire disparaître, car elle n'était finalement qu'un peu d'argile ?

Le Maharal en perdit bientôt le sommeil, et Dieu, qu'il questionnait pourtant sans cesse, restait aussi muet que le Golem.

Un matin, le rabbi pensa avoir pris sa décision. Et même si cela lui brisait le cœur, il savait qu'il ne pouvait faire autrement que de retirer à sa créature le souffle de vie, désormais inutile, qu'il lui avait donné. Mais lorsqu'il arriva dans le grenier, le Maharal se sentit défaillir. Le Golem ne se tenait plus immobile, comme d'habitude, en train de regarder par la fenêtre. Dès que la porte s'était entrouverte, il avait tourné la tête et le rabbi fut certain de l'avoir vu esquisser un sourire.

Le vieil homme, terriblement troublé par ce qu'il venait de surprendre, renonça à ses funestes projets et lui fit signe de le suivre.

Et ce fut ainsi que le Maharal installa le Golem dans sa propre maison et enragea chaque jour un peu plus devant cette situation qui, loin d'améliorer les choses, ne fit que les empirer.

Car en effet, son épouse s'était mis en tête d'utiliser la force du géant d'argile à son seul profit.

Ainsi, du matin au soir, lui faisait-elle accomplir toutes les tâches ménagères possibles et imaginables, lui ordonnant tour à tour d'aller au marché, de puiser de l'eau ou encore de cirer les parquets.

Pourtant, un jour, tout bascula.

Le Maharal, occupé à étudier, entendit soudain des hurlements dans la rue. Inquiet, il se pencha à sa fenêtre et aperçut le Golem qui dévastait tout sur son passage. Il se rua dehors et lui hurla de ne plus bouger. Aussitôt, le géant s'immobilisa. Le rabbi se précipita alors vers un jeune homme qui gisait à terre et lui demanda ce qu'il s'était passé.

— C'est votre ami, le grand..., bredouilla celui-ci. Il s'est approché

de moi et m'a saisi par le bras. J'ai eu peur et je me suis débattu. Et comme il ne me lâchait pas, je l'ai traité de « monstre ». Il est aussitôt devenu fou et s'est mis à tout saccager dans la rue.

Le Maharal donna l'ordre au Golem de monter dans le grenier et, alors qu'il grimpait les marches derrière lui, il sut qu'il ne pouvait plus différer sa décision.

Une fois en haut, il s'assit en face de sa créature qui gardait les yeux obstinément baissés vers le sol.

— Pourquoi as-tu fais cela, Yosselé ? lui demanda-t-il. Tu n'étais parmi nous que pour accomplir le bien...

Le Golem se pencha et, en guise de réponse, traça les lettres d'un mot dans la poussière du plancher. Le Maharal sentit son cœur se briser lorsqu'il le lut et comprit enfin ce qu'il s'était passé. « Ami », tel était le mot que venait d'écrire sa créature d'argile. Le Golem était descendu dans la rue pour ne plus être seul et il était devenu fou quand celui qu'il avait choisi comme ami l'avait traité de « monstre ».

Jamais le Maharal ne s'était trouvé devant un pareil dilemme. Il devait faire disparaître sa créature afin de lui épargner les terribles souffrances qu'elle aurait à endurer si elle restait parmi les vivants. Des souffrances contre lesquelles sa taille de géant ne pourrait rien, bien au contraire...

Alors le rabbi donna un curieux ordre à sa créature :

— S'il te plaît, baisse-toi et lasse mes chaussures. Je suis trop vieux pour le faire désormais.

Le géant aussitôt s'exécuta et, alors qu'il s'accroupit à la hauteur du Maharal, ce dernier, d'un geste semblable à une caresse, lui effaça la lettre *aleph* qu'il avait quelque temps auparavant tracée sur son front. Et ce fut ainsi que *emet*, « la vérité », devint *met*, « la mort ». Le Golem retourna aussitôt à la terre et s'effondra au sol comme une pluie de sable.

Aujourd'hui encore, il arrive que l'on parle de la créature du Maharal dans les rues de Prague. Des hommes et des femmes se demandent pourquoi, depuis plus de quatre siècles, il est interdit d'entrer dans le grenier de la synagogue Vieille-Nouvelle, ce lieu où la vie fut donnée et reprise au Golem.

N'est-il qu'endormi ? Pousser la porte du grenier pourrait-il le réveiller ? Certains pensent qu'il descendrait alors lourdement les marches de la synagogue et s'en irait porter secours dans la ville aux cent clochers...



II

Un dernier cadeau

Dans une petite ville proche de Varsovie vivaient autrefois un homme et une femme qui, bien que mariés depuis plus de dix ans, n'avaient jamais pu avoir d'enfants. Au fil des années, leur chagrin devint si grand qu'il prit toute la place dans leur vie. Ne pouvant parler d'autre chose que de ce malheur, ils finirent par se taire tout à fait.

Mais le silence qui régnait désormais dans leur maison ne faisait que leur rappeler sans cesse leur désespoir.

Cet homme et cette femme, nommés Jacob et Malka, se mirent à traîner une existence aussi fade qu'une carpe farcie sans sel et passèrent de moins en moins de temps ensemble.

Jacob s'absentait de chez lui le plus souvent possible, tandis que, de son côté, Malka fut prise d'une bien étrange lubie pour tromper son ennui. Ainsi, un jour, au marché, acheta-t-elle un canard, non pour le mettre dans son assiette, mais pour l'installer chez elle.

Au début, le volatile resta cantonné dans le jardin, mais très rapidement, il put investir le salon où il fit bientôt sa sieste sur le sofa. À cette époque, Jacob, qui ne rentrait plus chez lui que pour dormir, ne se rendit compte de rien. Il avait bien parfois l'impression d'entendre des bruits bizarres dans sa maison et il remarqua aussi que l'on y trouvait plus de plumes que d'habitude, mais cela ne l'alarma pas.

Il ne se posa sérieusement des questions que le jour où l'un de ses voisins l'interpella :

— Alors, Jacob, que dit le médecin à propos de ta femme ? C'est grave ?

Jacob resta d'abord sans voix, puis il se risqua à demander :

— Je ne comprends pas un traître mot de ce que tu me racontes. Ma femme n'est pas malade, elle est juste comme elle a toujours été : pénible.

— Tu ne vas pas me dire, insista le voisin, qu'elle a toujours habillé des canards en petites filles pour les promener en landau...

Jacob, abasourdi par ce qu'il venait d'entendre, fila chez lui

comme si un incendie s'y était déclaré. Une fois dans sa maison, il grimpa les escaliers quatre à quatre et se retrouva dans la chambre qui aurait dû être celle de ses enfants. Ce qu'il y découvrit le fit tomber à la renverse. Au milieu de cette pièce trônait maintenant un berceau décoré de dentelles et, à l'intérieur, Jacob y vit un canard en pyjama qui dormait paisiblement.

Jacob dévala les escaliers et se rua dans la cuisine où sa femme préparait le repas. Il tenta alors d'obtenir des explications, mais dut se contenter d'une seule phrase :

— Ce canard a beaucoup plus de conversation que toi et je me sens moins seule quand je me promène en ville avec lui.

— Sais-tu, lui dit son mari, que ceux qui ont la bonté de ne pas se moquer de nous nous plaignent comme si nous avions été frappés par une grave maladie ? J'exige que tu te débarrasses de cette bestiole aujourd'hui même ! Sinon, je te le jure, j'irai me plaindre de ta conduite auprès du rabbin...

Malka ne répondit rien et sortit de la cuisine. Quelques instants plus tard, Jacob la vit mettre un petit manteau et un chapeau à son canard avant de partir avec lui.

Désespéré par l'attitude de son épouse, Jacob fit ce qu'il avait dit et alla aussitôt voir le rabbin. Lorsqu'il lui eut raconté ses tourments, il se tut en espérant recevoir une parole lumineuse qui le sauverait. Mais hélas ! le vieil homme resta d'abord sans voix et, lorsqu'il parla enfin, ce fut pour conseiller à son visiteur de faire des enfants.

— Mais cela fait dix ans que nous devrions en avoir ! s'écria Jacob en s'arrachant les derniers cheveux qui lui restaient. Et je suppose que si Dieu n'a pas voulu nous accorder ce bonheur, ce n'est tout de même pas lui qui nous a envoyé ce canard pour remplacer les enfants que nous n'avons pas eus !

— Je vois, je vois..., reprit le rabbin. Si tu penses vraiment qu'il est désormais impossible de trouver un terrain d'entente avec ta femme, alors tu dois divorcer. Mais je vous conseille – que dis-je ? –, je vous ordonne de faire, à cette occasion, une belle et grande fête de divorce.

— Une fête ? Pour notre divorce ? s'étonna Jacob qui décidément avait l'impression de ne plus rien comprendre ce jour-là.

— Eh oui ! répondit le rabbin. Si vous êtes aussi malheureux que tu le prétends, uniquement parce que vous vivez ensemble, il me semble que la décision de retrouver chacun sa liberté doit alors être fêtée comme une heureuse nouvelle...

Jacob, qui avait promis au rabbin de lui obéir en tous points,

rentra chez lui où il surprit Malka occupée à lire une histoire à son canard. Il souffrit aussitôt d'un violent mal de tête et alla se coucher sans manger.

Le lendemain, il annonça à sa femme son intention de divorcer et lui expliqua tout ce que lui avait dit le rabbin. Elle n'en parut pas chagrinée et assura qu'elle allait immédiatement s'employer aux préparatifs de la fête.

Un mois plus tard, ils étaient des dizaines de proches, d'amis et de voisins à frapper à la porte de Jacob et de Malka afin de leur souhaiter un joyeux divorce. Et comme la nourriture était délicieuse et les musiciens nombreux, on se divertit beaucoup, jusqu'à ne plus compter les verres que l'on buvait. Ce fut ainsi que Jacob, qui d'ordinaire ne touchait jamais à une goutte d'alcool, se retrouva complètement ivre. Regardant alors celle qui n'était désormais plus son épouse, il fut prit d'une immense tendresse pour elle et eut envie de lui faire un ultime cadeau.

— Malka, lui dit-il en articulant le mieux possible. J'aimerais que tu gardes un bon souvenir de moi et voici donc ce que je viens de décider. En quittant cette maison, qui a été la tienne pendant dix ans, je te demande d'emporter avec toi ce qui a le plus de valeur à tes yeux. Choisis ce que tu veux...

Malka répondit quelque chose, mais Jacob ne put l'entendre car, sa phrase à peine achevée, il s'endormit dans son fauteuil. Tout le reste de la fête se passa donc sans lui et il ne s'amusa pas à voir danser le rabbin, de même qu'il ne vit pas les musiciens ranger leurs instruments ni les invités s'en aller.

Lorsqu'il s'éveilla le lendemain matin, il se dit d'abord qu'il avait un horrible mal de tête, avant de réaliser qu'il n'était pas chez lui. Mais c'était impossible ! Qu'était-il arrivé pour qu'il passe de son fauteuil à une maison inconnue ?

Puis, peu à peu, il se souvint de la fête de son divorce et aussi de sa femme à qui il avait proposé de prendre ce qu'elle aimait le plus au monde. Alors qu'il tentait de se remémorer les événements de la soirée écoulée, Jacob observait la maison dans laquelle il se trouvait. Soudain, il lui sembla la reconnaître. Mais oui ! Tout lui revenait maintenant à l'esprit ! Il était dans la maison du père de son ancienne épouse !

Un court instant, Jacob fut rassuré, mais cette satisfaction ne dura pas. En effet, un homme qui vient de divorcer n'a normalement aucune raison de se réveiller chez son ancien beau-père... Ce fut alors qu'il vit entrer Malka dans la pièce.

— Peux-tu m'expliquer ce que je fais ici au lieu d'être chez moi ? lui demanda-t-il.

— Mais parfaitement, Jacob, répondit-elle le plus calmement du monde. Hier, lors de notre fête de divorce, tu m'as demandé de prendre, dans ce qui allait devenir mon ancienne maison, ce qui avait le plus d'importance à mes yeux. Eh bien sache que ce n'était pas le buffet, ni le service en cristal, ni même les rideaux de soie. Non, j'ai réalisé que ce que j'avais de plus précieux, c'était toi, et c'est donc toi que j'ai emporté.

Jacob fut bien étonné de ne ressentir aucune colère, mais plutôt une sorte de douce chaleur au fond de son cœur. Et comme si se sentir aimé pouvait réveiller son amour endormi, il embrassa tendrement Malka.

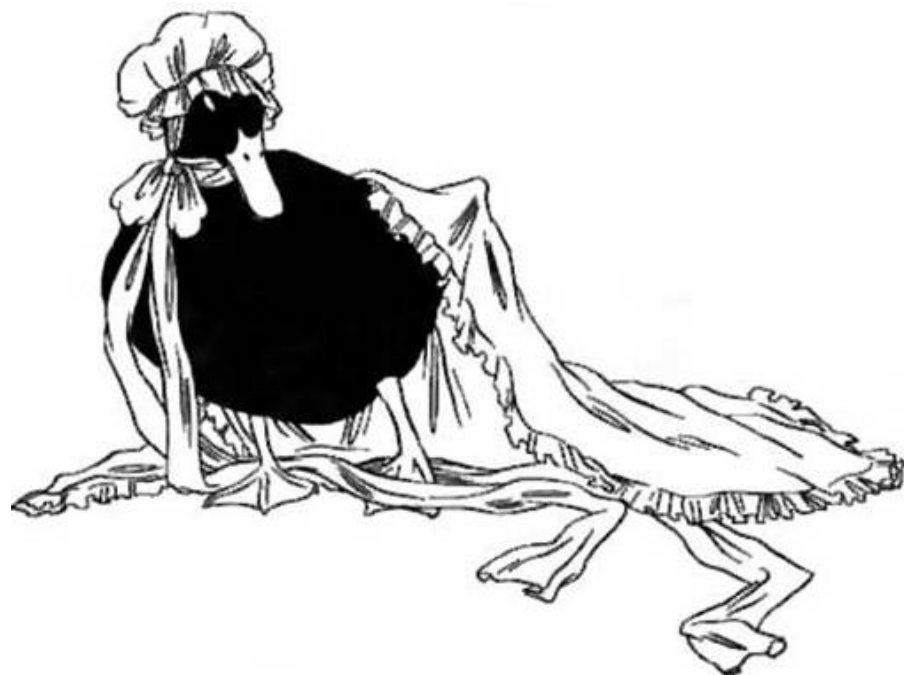
— Et le canard ? s'écria-t-il soudain.

— Il n'est plus là, je l'ai laissé partir.

Le lendemain, Jacob et Malka, un peu gênés tout de même, allèrent voir le rabbin et lui expliquèrent toute leur histoire. Il ne parut pas étonné et leur demanda à quelle date ils envisageaient de se remarier.

— Il n'est pas chose facile, expliqua-t-il, d'entendre ce que notre cœur cherche à nous dire et de revenir sur ses décisions lorsqu'on l'a enfin écouté. Seules les âmes pures savent le faire et vous êtes de celles-ci, même si pendant longtemps vous êtes restés perdus dans le chagrin et le silence. Sachez que je prierai pour que le ciel vous accorde enfin cet enfant qui vous a tant manqué. Et – qui sait ? – il arrive que là-haut on m'écoute...

Et quelques mois plus tard, les nouveaux époux eurent effectivement la joie d'être parents et on put les voir se promener chaque jour en ville, en poussant fièrement un landau où gazouillait, non pas un volatile, mais une jolie petite fille...





III

Hershel

Hershel était originaire du petit village d'Ostropol. Misérable, il passait sa vie à mendier un bout de pain, mais n'avait cependant pas son pareil pour jongler avec les mots au point, parfois, de faire perdre la raison à ceux qui se risquaient à l'écouter.

Souvent chassé de sa maison par sa femme qui avait bien du mal à supporter sa paresse, il n'était pas non plus le bienvenu chez les gens de son village à qui il avait joué bien trop de mauvais tours.

Par contre, il désertait le seul endroit où l'on aurait bien aimé le voir plus souvent, à savoir la synagogue, qu'il fréquentait seulement lorsqu'on y servait quelque chose à manger.

En bref, même si Hershel était insupportable à tous, il restait d'un naturel joyeux et accueillait chaque nouveau jour comme une promesse.

Il arrivait souvent qu'il prenne son maigre baluchon et parte à l'aventure sur les routes, afin de tenter sa chance auprès de ceux qui ne connaissaient pas encore ses facéties.

Ce fut ainsi qu'il se retrouva un soir devant une auberge. Un délicieux fumet de viande rôtie l'avait tiré par les narines jusque-là et il se creusait maintenant les méninges pour trouver le moyen de passer à table sans déboursier l'argent qu'il n'avait pas. Comptant sur son aspect misérable, il resta un long moment devant la porte en espérant qu'on le prendrait en pitié et qu'on l'inviterait à entrer. Mais il eut beau pleurer et trembloter, on ne lui jeta ni un quignon de pain, ni même un regard. Hershel se dit alors qu'il allait bientôt défaillir pour de bon s'il continuait à être ainsi torturé par le divin fumet qui s'échappait de cette auberge.

Tandis que son estomac poussait un gémissement déchirant, il eut soudain une idée. Et tant pis si on le jetait dehors à coups de balai, il aurait au moins essayé...

Hershel entra dans l'auberge qui était vide et, sans rien dire, s'assit sur une chaise à côté de la grande cheminée. La patronne l'aperçut et, après une observation rapide, se dit qu'il ne s'agissait pas d'un client ordinaire, mais plutôt d'un vagabond dont le ventre devait être aussi vide que les poches. Malgré tout, elle s'approcha et lui demanda ce

qu'il désirait. Hershel lui fit son regard le plus désespéré et lâcha dans un souffle :

— Prenez pitié de moi ! Si vous ne me donnez rien à manger, vous aurez ma mort sur la conscience...

— Monsieur, je suis désolée, dit la jeune femme en se raidissant. Nous n'avons plus rien à manger. Voyez vous-même. S'il n'y a ici aucun client, c'est parce que notre garde-manger ne contient plus la moindre miette de pain. Mon mari est d'ailleurs parti acheter de la nourriture et je suis seule ici.

Hershel hocha tristement la tête comme s'il compatissait à ce qu'il venait de lui être dit. Il fit alors semblant de se lever et s'écria :

— Dommage ! Grand dommage pour vous ! Si ce que vous affirmez est vrai, je vais être obligé de faire ce que mon père faisait en pareil cas...

L'aubergiste s'inquiéta de ces paroles et songea malgré tout à donner quelque chose à manger à cet encombrant vagabond. Mais aussitôt elle changea d'idée en pensant à son mari qui ne manquerait pas de lui faire payer très cher cette largesse.

— Je vous jure que c'est vrai, reprit-elle d'une voix qu'elle tenta de rendre ferme, il n'y a plus une miette de pain ici.

Hershel poussa un énorme soupir de contrariété et pinça sa bouche dans un mauvais rictus.

— Comme je vous le disais, répéta-t-il, je vais être obligé de faire ce que mon père faisait en pareil cas...

Entendant à nouveau cette menace à peine voilée, la femme sentit les larmes lui monter aux yeux. Que devait-elle décider ? Subir les foudres de ce vagabond ou bien être battue par son époux parce qu'elle lui aurait donné à manger ? Elle ne savait absolument pas quoi décider...

— Mais puisque je vous dis que nous n'avons plus rien. Rien de rien ! s'écria-t-elle.

— Eh bien tant pis ! soupira Hershel. Je vais être obligé de faire ce que mon père faisait en pareil cas...

La jeune femme regarda alors le mendiant plus attentivement. Même maigre comme il était, il restait malgré tout plus costaud qu'elle et pouvait l'assommer d'un seul revers de main si telle était son intention... Sa dernière chance était peut-être de l'apitoyer...

— Si je vous donne ne serait-ce qu'un quignon de pain, mon mari le saura et il me battra !

— Vous ne me laissez donc pas le choix, persista Hershel. Je vais être obligé de faire ce que mon père faisait en pareil cas...

Voyant qu'elle ne s'en sortirait pas, l'hôtesse estima que, à tout prendre, il valait mieux recevoir des coups le plus tard possible. Elle se dirigea donc vers la cuisine et revint un peu après avec un plateau bien garni. Hershel s'attabla aussitôt et engloutit à une vitesse à peine croyable toute la nourriture qu'elle lui avait apportée.

Lorsqu'il eut fini, il s'étira et se leva.

— Je vous remercie, dit-il. Cela faisait des mois et des mois que je n'avais pas aussi bien mangé !

Puis il la salua, ramassa son baluchon et franchit la porte.

Si la propriétaire des lieux fut bien soulagée de le voir s'en aller, elle n'en demeurait pas moins intriguée par les menaces que lui avait adressées son visiteur. Voulant en avoir le cœur net, elle courut derrière lui.

— S'il vous plaît ! cria-t-elle. Il faut que je vous demande quelque chose, car sinon cette question m'empêchera de dormir trop longtemps.

— Je veux bien, répondit Hershel. Vous m'avez donné à manger, je peux bien vous offrir une réponse en échange.

— Eh bien voilà..., dit-elle d'une petite voix. Que faisait donc monsieur votre père « en pareil cas » ?

— Oh ! c'est tout simple ! répondit Hershel. Quand on ne voulait rien lui donner à manger, il allait se coucher le ventre vide...

Après cette aventure, Hershel reprit sa route et continua à mendier là une carotte, ici un navet et ailleurs encore un bout de pain. Mais il faut bien avouer que, la plupart du temps, on lui claquait la porte au nez.

Au bout d'une semaine de jeûne forcé, alors que son estomac lui infligeait des douleurs bien pires que celles de ses pieds écorchés, il arriva dans une petite bourgade qu'il ne connaissait pas. Ce qui signifiait aussi qu'on ne savait pas qui il était...

Il s'approcha d'une boulangerie d'où s'échappait une odeur particulièrement alléchante et, trop affamé pour être patient, en poussa la porte.

Lorsqu'il vit le boulanger derrière son comptoir, il comprit aussitôt qu'il ne pourrait espérer lui faire pitié et obtenir la moindre miette de son pain. L'homme en effet était taillé comme un taureau et avait le regard aussi aimable que celui d'un loup.

Hershel fit appel à tout son courage et s'adressa au commerçant en tentant de l'amadouer par une avalanche de politesses :

— Monsieur, dit-il, auriez-vous l'extrême amabilité de me servir deux de ces magnifiques brioches si dodues et si dorées que le soleil, à côté d'elles, pâlirait ?

Plus sensible à l'argent qu'aux compliments, le boulanger toisa son client et devina le mendiant sous le flatteur. Toutefois, se disant qu'il ne fallait pas se fier aux apparences et que cet homme avait peut-être assez de sous pour payer ces deux brioches, il prit le risque de les lui tendre. Hershel s'en saisit, puis, au lieu de les manger, resta longtemps à les contempler.

— Elles ne vous plaisent pas, mes brioches ? demanda le boulanger d'un ton peu aimable.

— Bien sûr que si ! s'exclama Hershel. Je suis sûr qu'on ne peut pas en trouver de plus belles dans tout le pays. Mais je me demandais seulement si je ne préférerais pas les bûgels qui sont à côté. Auriez-vous la gentillesse de m'en donner deux à la place de mes brioches ?

Le boulanger soupira mais, néanmoins, s'exécuta. Hershel le remercia, huma les bûgels et se mit à les manger avec délectation. Ceci fait, il dit au revoir et marcha vers la porte.

Comprenant qu'il n'allait pas être payé, le boulanger bondit de derrière son comptoir et retint son visiteur par la manche.

— Vous n'êtes qu'un voleur ! cria-t-il. Vous ne m'avez pas donné le moindre sou après avoir mangé mes deux bûgels !

Hershel le regarda avec l'air de ne pas comprendre ce qu'on lui voulait et prit à témoin un rabbin qui entrait dans la boutique à ce moment-là.

— Je ne vous dois rien du tout, expliqua calmement Hershel, puisqu'en échange des deux bûgels je vous ai rendu les deux brioches...

— Oui, mais ces deux brioches, vous ne les aviez pas payées ! explosa le boulanger dont le visage devint plus rouge que la braise de son four.

— Et pourquoi vous les aurais-je payées, continua toujours aussi calmement Hershel, puisque je n'y ai pas touché ?

Le rabbin donna finalement raison au mendiant qui quitta la boutique sans être inquiété, tandis que le boulanger en venait lui-même à douter de son jugement.

S'il finissait pourtant, bon an, mal an, par survivre grâce à ses

astuces, Hershel était parfois lassé de cette vie d'errances et préférait rentrer chez lui, même si on ne l'y attendait pas les bras ouverts. Et comme cette fois-ci Hershel était parti bien plus longtemps qu'à l'accoutumée, il trouva son épouse encore bien plus en colère que d'habitude.

— Espèce de vaurien ! lui hurla-t-elle dès qu'il eut franchi le seuil. Jamais une maison n'aura abrité moins de nourriture que la nôtre. Même les souris s'en vont et partent colporter notre misère dans le voisinage ! Je t'ordonne de trouver de quoi manger car, sinon, tes enfants seront morts de faim avant le prochain shabbat[2] !

Hershel, qui ne supportait pas de voir ses enfants malheureux, promit de faire quelque chose et s'adressa à son plus jeune fils.

— David, va chez notre voisin, emprunte-lui son fouet et dis-lui que je le lui ramènerai ce soir.

Quelques minutes plus tard, Hershel quittait la maison en tenant ledit fouet à la main sans que personne n'ait compris ce qu'il comptait en faire.

Comme ce jour-là était jour de marché, il y avait foule au village. Hershel se campa bien au centre de la place et cria à la cantonade :

— Écoutez bien ! Je vous propose une affaire exceptionnelle ! J'emmène ceux qui veulent se rendre à Letitchov pour deux roubles au lieu de quatre. Que les personnes intéressées se dépêchent, car il n'y aura pas de place pour tout le monde !

Une rumeur parcourut la foule. Bien sûr, certains connaissaient les facéties de Hershel, mais la perspective de faire une telle économie l'emporta bientôt sur la prudence. Et une dizaine de clients s'approchèrent en tendant leur argent.

Hershel se retrouva vite avec vingt roubles qu'il donna à son fils afin qu'il les apporte à sa mère.

Une fois l'enfant parti, il proposa à ses voyageurs de le suivre.

— Mais où est ta carriole ? demanda l'un d'eux.

— Il y a une telle affluence au village que Hershel aura sans doute préféré la laisser après le pont, suggéra un autre.

Mais, une fois au pont, il n'y avait toujours pas le moindre véhicule en vue et les passagers de Hershel commencèrent à s'inquiéter sérieusement.

— Mais enfin où est ta carriole ? questionna à nouveau une grosse femme chargée de paniers.

— Je vous demande juste de faire l'effort d'aller jusqu'au petit

bois, répondit Hershel avec un grand sourire.

La petite troupe continua sa marche et arriva bientôt à l'endroit indiqué. Bien sûr, ils ne virent là ni chevaux ni carriole, et la colère commença à gronder.

— Espèce de sale voleur ! hurla un homme. Tu nous as menti ! Rends-nous notre argent !

— Moi, un voleur ? s'indigna Hershel. Je vous avais promis de vous emmener à Letitchov, et ne suis-je pas en train de tenir parole ? Nous sommes déjà à mi-chemin !

— Tu devais nous conduire là-bas dans une voiture à cheval et pas à pied ! hurla un autre client.

— Je ne me souviens pas d'avoir parlé de chevaux ou de voiture..., répondit le faux cocher en se grattant la tête, l'air sincèrement étonné.

On argumenta encore énormément, mais Hershel finit par avoir gain de cause car, effectivement, il n'avait jamais parlé d'attelage. La petite troupe acheva donc à pied le chemin qui la séparait encore de Letitchov, tandis que Hershel s'en retournait joyeusement vers Ostropol où sa femme, pour une fois, l'accueillit avec un sourire et un bon repas.





IV

Le chapeau

Dans une petite ville de Pologne vivait autrefois un homme nommé Yosselé dont tout le monde se moquait. Pourtant il n'était ni bossu, ni tordu, ni idiot. Non, il était seulement l'homme le plus malchanceux que la terre ait jamais porté. Bien sûr, il va sans dire que si sa tartine tombait, elle s'écrasait au sol du mauvais côté. Mais cela n'était qu'une broutille à côté des mésaventures qui l'attendaient chaque jour, et cela dès l'instant où il sortait de son lit.

En effet, si une seule des tuiles qui coiffaient les toits de la ville venait à se détacher, elle ne pouvait que s'écraser sur sa tête. De même, si la foudre frappait la terre, elle atterrissait forcément sur sa maison. Et pour couronner le tout, Yosselé avait bien entendu épousé la pire des femmes et avait eu avec elle deux harpies qui avaient hérité du caractère de leur mère, plus amère qu'un vinaigre oublié.

La déveine de ce pauvre homme était devenue légendaire, à tel point que certains affirmaient que si Yosselé s'approchait d'un pot de lait, celui-ci tournait immédiatement, tandis que d'autres prétendaient que les chats noirs faisaient des détours pour passer entre ses jambes.

Bien sûr, lorsque l'on appartient à cette catégorie d'hommes auxquels la vie ne réserve que de mauvaises surprises, il est bien rare que l'on s'enrichisse. Et effectivement Yosselé, qui n'avait qu'un emploi de bedeau à la synagogue, était loin de rouler sur l'or. Mais si être pauvre n'est jamais chose agréable, pendant de longues années notre homme ne s'en plaignait pas, tout comme, d'ailleurs, il ne maudissait jamais sa malchance.

Cependant, il arriva un jour où l'absence de roubles se fit si cruellement ressentir que Yosselé commença à en perdre le sommeil. Voici comment cela commença !

Alors que ses deux filles auraient dû avoir quitté la maison depuis longtemps, aucune d'elles n'avait même jamais été demandée en mariage. Car qui aurait voulu passer son existence avec une femme se plaignant du matin jusqu'au soir ? Qui aurait souhaité, dans son foyer, une épouse méchante comme un loup aux abois et coléreuse comme un ours affamé ? Bien évidemment, personne...

Basha, la femme de Yosselé, avait tellement honte de cette

situation qu'elle passait ses journées à supplier la marieuse de trouver n'importe quel époux à ses filles.

— Mais ma pauvre amie, soupirait cette dernière qui n'avait jamais eu de cas aussi difficile à résoudre, il n'y a qu'une solution... Et je me tue à vous la répéter depuis des années ! Si vous aviez de l'argent, beaucoup d'argent, je vous emmènerais vos deux filles à la synagogue dès le lendemain...

Cette discussion, mille fois répétée, avait toujours le même résultat, et Basha finissait par rentrer chez elle furieuse contre son époux :

— Si tu n'étais pas un incapable, nous aurions assez d'argent pour marier nos filles à n'importe quel jeune homme. Mais dis-moi un peu qui voudrait d'un beau-père tel que toi, un bon à rien qui est la risée de toute la ville ? Même le jour de ta mort, tu trouveras encore le moyen qu'il t'arrive pire !

Yosselé, ayant l'habitude de ce genre de dispute, préférait en général ne rien répondre et attendre que l'orage soit passé, ce qui ne voulait pas pour autant dire qu'il se moquait de l'avenir de ses filles. Bien au contraire ! Il était lui aussi terriblement triste de les voir sans époux et de ne pas connaître la joie de faire sauter ses petits-enfants sur ses genoux. Mais il pensait seulement que ce n'était pas d'une dispute que jaillirait la solution à ce problème.

Cette solution, Yosselé pensa l'avoir trouvée un jour qu'il écoutait le rabbin discuter avec des étudiants. Celui-ci parlait du miracle de Tisha bé Av et expliquait qu'en ce jour précis, le neuvième du mois d'Av, il arrivait qu'à minuit le ciel s'entrouvre pour entendre et exaucer les vœux des âmes pures. À en croire le rabbin, cette ouverture était si brève qu'un paresseux s'imaginant en train d'exprimer son souhait bien au chaud sous ses couvertures allait à un échec certain. Non ! Pour avoir une chance d'être entendu et exaucé, il fallait absolument se tenir, en pleine nuit, sous le ciel déchiré.

Yosselé fit un rapide calcul dans sa tête et prit une grande décision. Comme la fête de Tisha bé Av aurait lieu dans huit jours exactement, il tenterait sa chance sans en parler à personne, et surtout pas à sa femme. Lui, qui depuis si longtemps n'osait plus rien entreprendre, ferait cet incroyable pari : celui d'être pris au sérieux par le ciel !

Pendant huit jours, Yosselé, qui à juste titre se méfiait de sa guigne, s'entraîna à prononcer son vœu. Et ce fut ainsi que, des milliers et des milliers de fois, il répéta la phrase qui allait peut-être devenir la plus importante de sa vie : « Je veux un chapeau plein de roubles ! » ; « Je veux un chapeau plein de roubles ! » ; « Je veux un chapeau plein de roubles ! »...

Lorsque le jour fatidique arriva, Yosselé redoubla encore d'efforts et partit tout seul dans la campagne pour pouvoir dire et redire à haute voix les quelques mots qu'il aurait à prononcer le soir même. Il déambula dans les champs pendant des heures et dit à des vaches étonnées, à des moutons bêlant ou encore à des poulets égarés : « Je veux un chapeau plein de roubles ! » ; « Je veux un chapeau plein de roubles ! » ; « Je veux un chapeau plein de roubles ! »...

Il rentra chez lui à la tombée de la nuit et pria pour que, ce soir-là, sa femme le laisse un peu tranquille. Hélas ! lorsqu'il poussa la porte de sa maison, il fut accueilli par les lamentations de Basha qui secouait la marieuse par les épaules comme elle l'aurait fait avec un arbre pour en faire tomber les fruits.

— Misère de misère ! pleurait-elle. Vous m'expliquez que le fils du cordonnier, ce garçon plus bête qu'une paire de sabots et plus bancal qu'un chariot à une roue, ne veut pas entendre parler d'épouser une de mes filles ! Et vous me dites encore qu'il préférerait à cela passer le reste de ses jours en prison !

Ses jérémiades à peine achevées, la femme de Yosselé tomba évanouie dans un fauteuil. Son mari se dit alors que la soirée menaçait d'être difficile et fila en douce jusqu'à sa chambre.

Dans son malheur, il eut cependant de la chance, car les glapissements de son épouse avaient alerté ses voisines qui vinrent en nombre la consoler et la plaindre à grands cris d'être si mal mariée.

Pour une fois, Yosselé, qui entendait tout, se félicita d'être ainsi humilié. Au moins le laissait-on tranquille...

Une heure avant minuit, il réussit à se glisser dehors sans être vu de personne. Il marcha dans les rues désertes et, quelques instants plus tard, sortit de la ville. Bien sûr, tout au long du chemin, il récitait encore sa phrase et, à chacun de ses pas, demandait un chapeau plein de roubles.

Il arriva enfin dans la clairière où il avait décidé de guetter le ciel. Il s'installa bien au centre et ne quitta plus la voûte céleste des yeux. Puis il attendit. Il attendit très longtemps.

Soudain, il entendit une sorte de craquement et il eut l'impression de voir les étoiles se pousser au firmament. Le ciel s'ouvrit et Yosselé, le cœur battant à se rompre, tomba à genoux.

— Je voudrais un... chapeau..., eut-il seulement le temps de dire avant que le ciel ne se referme dans un bruit semblable à celui d'une porte qui vous claque au nez.

Yosselé resta hébété sous la lune. S'il se souvenait bien d'avoir vu

le ciel s'ouvrir puis se refermer, il ne se rappelait absolument plus ce qu'il lui avait demandé...

Et que devait-il faire maintenant ? Le rabbin n'avait rien dit à ce sujet... Le ciel exauçait-il immédiatement les vœux prononcés ? Y avait-il un délai ? Fallait-il attendre un jour, une semaine ou un mois ? Et ce qu'il avait demandé, le découvrirait-il ici, chez lui ou encore à la synagogue ?

Ne sachant vraiment pas quoi faire, Yosselé finit par s'asseoir par terre. Ce fut à ce moment-là que quelque chose lui tomba dans les bras. C'était un chapeau. Un chapeau si beau qu'il n'en avait jamais vu de pareil. Il le tourna dans tous les sens, cherchant un trou ou une déchirure, mais, à son grand étonnement, il ne lui trouva aucun défaut. Il en caressa longtemps la soie et la fourrure, puis il rentra chez lui, sans oser toutefois coiffer sa tête de cette merveille.

La joie de Yosselé fut de courte durée. Son épouse, qui avait fini par se rendre compte de son absence, était debout et l'attendait derrière la porte d'entrée.

— Espèce de bon à rien, hurla-t-elle, où étais-tu à cette heure de la nuit ?

— Je ne peux pas te le dire..., bafouilla misérablement Yosselé.

— Et ce chapeau ? s'égosilla de plus belle son épouse. Nous n'avons pas de quoi marier nos filles, mais monsieur s'achète un chapeau qui doit coûter plus cher que notre maison. D'où sort-il ?

— Du ciel..., répondit Yosselé dans un souffle.

Sa femme s'effondra alors dans un fauteuil et Yosselé, se rendant compte qu'il en avait trop dit ou pas assez, fut bien obligé de tout lui raconter. D'abord hébétée au récit des aventures de son époux, elle retrouva vite sa hargne coutumière lorsqu'il cessa de parler.

— Je ne peux pas croire ce que je viens d'entendre ! vociféra-t-elle. Alors que le ciel t'a fait la grâce de s'ouvrir pour t'accorder tout ce que tu désirais, toi, misérable crétin, tu demandes un chapeau ! Et pourquoi pas une paire de bretelles, une fourche ou un bretzel ?

Yosselé s'apprêtait à lui répondre que jamais il n'aurait fait la bêtise de demander une fourche puisque, justement, celle-ci aurait laissé passer les roubles, quand sa femme l'interrompt d'un geste.

— Tais-toi ! hurla-t-elle. Plus aucun mot désormais ne pourra me consoler d'avoir épousé l'homme le plus bête de la terre...

Une fois couché, Yosselé observa longtemps son chapeau à la lueur de la chandelle et, au lieu d'éprouver des remords, il eut soudain le cœur rempli de gratitude. Lui qui n'avait pas précisé au ciel qu'il

voulait un chapeau comme ci ou comme ça, aurait pu recevoir un galurin tout troué ou encore une pauvre casquette de laine. Mais au lieu de cela, là-haut, on l'avait trouvé digne du plus beau des couvre-chefs !

Ce soir-là, Yosselé s'endormit heureux car, pour la première fois de son existence, on avait fait cas de lui, en lui offrant ce qu'il existait de meilleur.

Le lendemain, il se leva de très bonne humeur et, exceptionnellement, ne laissa pas tomber sa tartine ni ne croisa le moindre chat noir jusqu'au soir. Comme c'était la fin du shabbat, toute la famille se prépara bientôt pour aller à la synagogue. Yosselé demanda alors à sa femme et à ses filles de mettre leurs plus beaux habits puisque lui-même mettrait son magnifique chapeau. Elles haussèrent les épaules et, comme à leur habitude, sortirent de la maison bien après lui pour ne pas avoir à endurer la honte de marcher à ses côtés.

Yosselé n'en prit pas ombrage et, coiffé de son splendide chapeau, descendit fièrement la rue principale. Ceux qui le virent passer s'arrêtèrent de marcher et se demandèrent s'ils avaient la berlue. L'homme portant cette merveille de couvre-chef qui les saluait en le soulevant délicatement était-il bien leur Yosselé ? Une fois la stupéfaction passée, on lui rendit son salut et le pauvre bedeau prit de l'assurance, se risquant même à dire quelques mots aux passants qu'il croisait. Peu à peu, il sentit son corps se redresser, ses épaules s'élargir tandis que son pas devenait plus assuré.

Soudain, Yosselé eut la surprise de voir ses deux filles venir se pendre à son bras. Il les regarda et ne les reconnut pas. Elles étaient alors si souriantes qu'elles en étaient devenues jolies et que leur démarche ressemblait désormais à une danse.

Bientôt, Yosselé fut rejoint par Reb Katzenelson et ses deux fils, deux garçons en âge de se marier. On se mit à discuter gaiement de tout et de rien, puis on promit de se revoir très bientôt afin que les enfants puissent faire plus ample connaissance...

Lorsqu'il pénétra dans la synagogue, Yosselé vit que ses filles avaient déjà les joues toutes roses. Il comprit alors pourquoi le ciel, dans sa grande clairvoyance, avait finalement exaucé ses vœux sans s'embarrasser d'une pluie de roubles...

Le mariage des filles de Yosselé avec les fils de Reb Katzenelson fut célébré quelques mois plus tard et ce fut une belle fête. Il y eut de nombreux invités et aucun d'entre eux ne songea à se moquer du père des mariées. Bien au contraire ! Depuis que le ciel lui avait offert un chapeau, la vie de Yosselé n'était plus qu'une succession de réussites.

Seule Basha ne voulait pas en convenir et continuait à le traiter comme par le passé. Mais Yosselé se disait que son couvre-chef était décidément magique car, dès qu'il voyait son épouse ouvrir la bouche pour l'invectiver, il l'enfonçait sur ses oreilles, et alors, comme par enchantement, il n'entendait plus rien...





V

La Princesse Perdue

Il y a si longtemps de cela que seules les pierres et les sages s'en souviennent, vivait un roi qui avait six garçons et une seule fille. Il adorait celle-ci au point de l'appeler « la perle de mon âme » ou encore « le souffle de ma vie », et il la couvrait sans cesse d'attentions et de présents.

Mais ce souverain, dont pourtant le cœur était bon, pouvait parfois entrer dans des colères si terribles qu'elles étaient capables de décrocher les tableaux de son palais ou de faire plier les arbres de son parc.

Celles-ci survenaient le plus souvent pour des brouilles et personnes, hélas ! ne savait les prévoir.

Un jour, alors que la famille au grand complet déjeunait tranquillement, la princesse donna son avis sur un sujet, pourtant anodin, qui blessa les oreilles du roi, oreilles que tout le monde savait fort fragiles. Il tapa alors du poing sur la table et se mit à proférer les pires mots qu'il connut et finit par dire à sa fille bien-aimée : « Que le Mauvais t'emporte ! »

Un silence terrible se fit autour de la table et chacun plongea la tête dans son assiette, en attendant que l'orage s'éloigne. Comme à l'accoutumée, le roi oublia rapidement son coup de sang et se mit à parler de la pluie et du beau temps comme s'il ne s'était rien passé.

La journée se poursuivit sans histoire de même que la soirée qui s'acheva par un grand banquet.

Ce fut seulement le lendemain matin que l'on se rendit compte que la princesse avait disparu. Le roi, lorsqu'il fut mis au courant de la nouvelle, donna des ordres et promit des récompenses faramineuses à qui lui retrouverait sa fille adorée.

À midi, elle était toujours introuvable, et, le soir venu, on ignorait toujours où elle était. Les longs jours qui suivirent n'apportèrent pas plus de réponses, et le roi sombrant alors dans une mélancolie plus noire que la nuit perdit le sommeil autant que la parole.

Comme on connaissait son chagrin dans tout le pays, certains eurent l'idée de venir lui proposer leurs services. Si on les payait, ils partiraient volontiers à la recherche de celle que l'on appelait

désormais la « Princesse Perdue ».

Mais comme ces hommes paraissaient plus intéressés par l'or que par la demoiselle, le roi les chassa d'un revers de main et retourna à ses larmes.

Un matin, un des serviteurs du palais vint timidement frapper à la porte de la chambre de son souverain. Pour partir à la recherche de la princesse, il n'exigeait ni or ni joyau, mais seulement un cheval endurant.

Le roi lui donna ce qu'il demandait et le cavalier s'en alla avec, pour tout bagage, sa jeunesse et les derniers espoirs de son souverain.

Il chevaucha sans trêve, ne s'arrêtant que pour laisser sa monture boire et manger. À chaque personne rencontrée, il posait la même question qui finit par brûler ses lèvres asséchées :

— Avez-vous vu la Princesse Perdue ?

Mais chaque fois la réponse était la même : personne ne l'avait vue.

Malgré tout, le jeune homme ne se décourageait pas et continuait sa route. Après avoir traversé tout le royaume, qui était fort vaste, il parvint dans un désert. Il y chemina un grand nombre de jours sous un soleil plus brûlant que les feux d'une forge. Alors que sa gourde était presque vide et qu'il peinait à tenir en selle, il aperçut au loin un château. Il crut d'abord à un mirage, mais avança quand même.

Lorsqu'il fut devant, il se rendit compte que ce château était bien étrange. En effet, il était baigné d'ombre, car en permanence protégé des ardeurs du soleil par un énorme nuage noir arrêté au-dessus de lui.

Intrigué, le cavalier s'approcha encore et se rendit compte que des soldats en surveillaient l'entrée. Mais alors qu'il s'attendait à ce qu'on le chasse, ces soldats s'écartèrent et le laissèrent passer.

Mettant pied à terre, il pénétra dans la demeure et s'étonna qu'on le laisse librement déambuler de pièce en pièce. Puis il déboucha dans une grande salle où un roi de belle allure présidait un banquet.

Comme personne ne lui adressait la parole ni ne semblait prêter attention à sa présence, il finit par se servir à manger et, ceci fait, s'installa dans un coin pour observer l'assemblée.

Soudain, le roi se leva et ordonna qu'on aille chercher son épouse. Lorsque celle-ci pénétra dans la grande salle, les musiciens jouèrent de plus belle et chacun s'inclina sur son passage. Puis la reine s'assit à la droite de son époux et ce fut seulement à ce moment-là que le jeune homme reconnut la Princesse Perdue.

La fête dura presque aussi longtemps que la nuit et, lorsqu'elle fut enfin terminée, l'épouse du roi se leva pour regagner ses appartements. Elle passa alors devant le messager de son père qui lui demanda :

— Me reconnais-tu ? Je suis un des serviteurs de ton père...

— Depuis que je demeure ici, c'est à peine si je me reconnais moi-même, lui dit-elle d'une voix lente.

— Mais où sommes-nous donc ? questionna le jeune homme soudainement très inquiet.

— Nous sommes dans le château du Mauvais. La demeure du diable où m'ont envoyée les funestes paroles de mon père...

Le messager raconta alors tout ce qu'il s'était passé depuis son départ : la douleur du roi, ses vaines recherches et son chagrin sans fond. La princesse hocha pensivement la tête, comme si elle comprenait difficilement ce qu'on lui disait.

— Comment faire pour te délivrer ? demanda le serviteur de son père.

La princesse esquissa un fin sourire.

— Le Mauvais, lorsqu'il dort, marmonne parfois de curieuses paroles... Je crois me souvenir de l'avoir entendu dire quelque chose se rapportant à ce qui pourrait me libérer...

Le jeune homme, à force de questionner la princesse, put enfin savoir ce qu'il devait accomplir. Il lui fallait séjourner dans le désert durant une pleine année et ne penser qu'à elle à s'en user le cœur, mais cela sans prononcer la moindre parole. Puis, au dernier jour de cette année-là, il lui faudrait, certes ne pas boire ni manger, mais surtout ne pas dormir du tout.

L'étrange visiteur promit à la princesse qu'ils se reverraient à ce même endroit dans un an, jour pour jour. Il aurait alors accompli tout ce qu'elle lui avait demandé et il pourrait enfin l'emmener rejoindre les siens.

Le serviteur du roi s'en alla et respecta en tous points les recommandations de la princesse. Pendant douze lunes, il ne prononça pas le plus petit mot et supporta sans gémir les tortures auxquelles le condamnait ce silence. À chaque instant, il pensa à la Princesse Perdue comme un homme mourant de soif songe à une source. Et patiemment, il compta les jours, les semaines et les mois et, lorsque le dernier jour de l'année arriva enfin, il ne prit aucune nourriture et ne dormit point.

Puis il se leva et fit route vers le château du Mauvais. En chemin, il

entendit le chant d'un oiseau et s'aperçut que celui-ci voletait gaiement autour de lui. Se disant qu'il n'y avait aucun mal à cela, il s'enivra de ce chant et, sans s'en rendre compte, suivit le volatile qui finit par se poser sur un pommier chargé de fruits. Le chant de l'oiseau semblait maintenant lui murmurer : « Une pomme, juste une pomme, ça n'est vraiment pas grand-chose pour qui souffre depuis un an... » Et le jeune homme sentit sa volonté le quitter et croqua dans un fruit.

Il fut aussitôt plongé dans un profond sommeil. Lorsqu'il en sortit enfin, il se rendit compte que le pommier qui avait été la cause de tous ses malheurs était mort. Il se dit alors que son sommeil avait sans doute duré bien longtemps. Ceci lui fut confirmé par l'oiseau qui, toujours là, lui expliqua qu'il avait dormi durant soixante-dix ans.

Le cœur lourd de toutes ces années perdues, le messager se dirigea vers le château où il retrouva la princesse qui lui sembla ne pas avoir pris une ride.

— Hélas ! mon ami, soupira-t-elle, je comprends bien la difficulté de ce que je vous avais demandé... Mais votre échec, si près du but, m'a valu encore de nombreuses années de captivité. Il existe bien un moyen de vous racheter, mais je n'y crois guère...

— Dites-le-moi, Majesté ! supplia le jeune homme. Et je vous jure que cette fois, je ne faillirai pas...

La princesse consentit alors à lui expliquer qu'il lui faudrait, encore une fois, se retirer hors du monde pendant un an et cela sans parler. Au dernier jour seulement de cette année, il pourrait venir la libérer à condition qu'il ne boive rien...

Une nouvelle fois, le jeune homme se morfondit tout seul au fin fond du désert pendant douze lunes. Enfin, lorsque le dernier jour de sa pénitence arriva, il se leva et s'en retourna vers le château du Mauvais où l'attendait la Princesse Perdue. Bien sûr, il n'avait pas oublié qu'il ne devait ni boire ni dormir et était bien décidé, cette fois-ci, à ne céder à aucune tentation. Mais soudain, alors qu'il avançait péniblement sous la chaleur, un chant très doux accrocha son oreille. Il s'engagea dans sa direction et découvrit une source entre les rochers. Une bien curieuse source en vérité puisque son eau était rouge.

Intrigué, il y plongea la main et s'aperçut qu'elle avait l'odeur du vin. Et, comme si plonger ses lèvres dans ce breuvage enivrant n'était pas vraiment se désaltérer, le jeune homme but une gorgée. Aussitôt il tomba dans un profond sommeil, alors que la princesse, penchée à sa fenêtre, l'attendait.

Le temps passa, et elle finit par comprendre que celui qui devait la

sauver ne viendrait plus.

Bien plus tard, alors que plusieurs années s'étaient écoulées, elle sortit de son château avec ses suivantes et aperçut le jeune homme qui dormait encore à poings fermés près de la source. Comprenant ce qu'il s'était passé, elle s'arrangea pour demeurer seule un instant et, retirant son foulard, elle y écrivit un message avec ses larmes et, ceci fait, s'en alla tristement.

Le jeune homme s'éveilla soixante-dix ans plus tard. La première chose qu'il vit fut que la maudite source à laquelle il avait bu s'était tarie. Et ce fut encore l'oiseau qui lui apprit combien de temps il avait dormi. Il se leva alors et, d'un pas chancelant, se mit à marcher. Ce fut à ce moment-là qu'il aperçut un foulard de soie comme cloué aux épines d'un buisson. La lumière du soleil passant au travers, il vit que quelque chose y était écrit. Il se saisit délicatement de l'étoffe et put déchiffrer ces quelques mots qu'il devinait tracés par celle qu'il avait tant cherchée : *« Là où se tient un château de perles et une montagne d'or, là où toute chose est précieuse, tu me trouveras. »*

Le jeune homme se sentit alors terrassé par le découragement. Après tant d'années, après tant de sacrifices et de privations, il lui fallait à nouveau se jeter aux hasards des chemins avec pour tout repère une phrase qu'il ne comprenait pas ! Il resta longtemps assis sous le soleil brûlant et en vint même à regretter de s'être réveillé.

Et puis l'espoir, une fois de plus, se fraya un chemin dans son cœur et il se remit à marcher.

Tandis qu'au début il ne parvenait pas à choisir une direction, il tenta de mener son esprit sur les sentiers de la raison. Lui qui avait arpenté tant de routes du monde habité aurait déjà dû entendre parler d'un château de perles ou d'une montagne d'or, si ceux-ci se trouvaient là où vivaient des hommes. Poursuivant son raisonnement, il choisit de traverser les déserts et les régions où personne n'était encore jamais allé. Commença donc pour lui une longue errance muette où il apprit à se contenter de ses discussions avec la lune et les étoiles.

Il marcha des mois et bientôt des années.

Et un jour, il rencontra un géant portant un arbre sur son épaule. Le cœur tremblant, il lui demanda :

— Toi qui vois de bien plus haut que moi et enjambes les montagnes, as-tu déjà vu un château de perles et une montagne d'or ?

— Non, répondit le géant sans hésiter. On t'aura trompé, juste pour le plaisir de te faire marcher...

— C'est impossible... Celle qui m'attend là-bas ne m'aurait jamais menti, car elle a déjà payé bien trop cher la sentence des mots...

— Je peux peut-être t'aider..., reprit le géant. Je règne sur tous les animaux de cette terre. Si je les réunis, ils pourront te dire s'ils ont déjà vu ce que tu cherches...

Le lendemain, tous ceux qui rampaient, marchaient ou sautaient étaient là et affirmaient ne rien savoir d'un château de perles ni d'une montagne d'or.

Le jeune homme les remercia et reprit sa route. Quelque temps plus tard, il rencontra un autre géant qui, lui aussi, portait un arbre sur l'épaule.

— Je pense avoir déjà rencontré ton frère, lui dit-il. N'est-ce pas lui qui règne sur tous les animaux arpentant la terre ?

— Oui, c'est bien lui, répondit le géant un peu intrigué. Moi, mon pouvoir s'étend sur tous les oiseaux de la terre.

— Peut-être pourraient-ils m'aider, eux qui survolent le monde ? Je cherche un château de perles et une montagne d'or...

— Même si je n'ai jamais entendu parlé de tels endroits, je veux bien t'aider en rassemblant mes sujets...

Et le lendemain, tous les volatiles de la création se posèrent devant le messager et lui assurèrent en opinant du bec que jamais il ne trouverait ce qu'il cherchait car jamais ils n'avaient survolé un tel lieu.

Encore une fois, le jeune homme remercia et s'en alla. Son pas s'alourdissait de jour en jour, lorsqu'il rencontra un troisième géant portant lui aussi un arbre sur l'épaule.

— Tes frères ne règnent-ils pas sur tous les animaux de la terre. Le premier sur ceux qui marchent et le second sur ceux qui volent ?

— Oui, répondit le géant, un peu étonné. Et si tu veux tout savoir, moi, je règne sur les vents. Aucun de ceux qui ébouriffent les cheveux des hommes ou poussent le sable des déserts ne m'est inconnus.

— Alors sans doute pourras-tu m'aider ? s'enquit le jeune homme. Je cherche un château de perles et une montagne d'or où se trouve une Princesse Perdue. Tes vents auront peut-être vu un tel lieu...

Comme ses frères, ce géant en doutait fortement, mais il réunit malgré tout ses sujets qui, le lendemain, se présentèrent devant lui. Interrogés chacun à leur tour, ils expliquèrent qu'hélas, ils n'avaient jamais rien vu de tel.

Le jeune homme allait repartir, lorsqu'il entendit le géant se mettre à crier :

— Eh bien toi là-bas ! Oui, toi, le petit vent désobéissant ! N’as-tu pas entendu hier que j’appelais tous tes frères ? Te crois-tu dispensé d’obtempérer à mes ordres ?

— Non, répondit simplement ce vent indiscipliné.

— Alors pourquoi es-tu si en retard ?

— C’est que, voyez-vous, Majesté, j’ai été obligé d’emmener une princesse dans un endroit où aucun homme, aucun animal et même aucun vent n’était encore jamais allé.

— Et qu’y a-t-il dans cet endroit ? demanda le jeune homme qui sentait son cœur s’emballer dans sa poitrine.

— Il y a une montagne d’or et un château de perles, et maintenant une belle princesse toute seule...

— Et pourrais-tu m’y emmener ? demanda le messager.

Le vent, tourbillonnant autour de lui, prit son temps avant de répondre :

— À un homme chargé de trop de bagages, je dirais non sans hésiter, mais à toi, c’est différent. Tu m’as l’air d’avoir abandonné tant de choses, et depuis si longtemps, que tu ne dois plus être chargé que de la sincérité de ton âme et donc être tout léger...

Et ce fut ainsi que ce petit vent aventureux emporta le serviteur du roi en cet endroit ignoré de tous où se dressaient une montagne d’or et un château de perles. La Princesse Perdue l’y attendait, patiemment, depuis longtemps déjà, et la joie qu’elle éprouva à le voir fut à la mesure de cette attente.

Ils demeurèrent là un long moment. Eux qui s’étaient tant espérés avaient maintenant besoin de temps pour faire fleurir les promesses de leur amour.





VI

Les deux mendiants

Il était une fois deux mendiants originaires d'une même petite ville. Par le plus grand des hasards, alors qu'ils se connaissaient à peine, la misère les jeta sur les routes au même moment.

Perdus dans cette soudaine détresse, ils cheminèrent ensemble et chacun se servit de l'autre comme d'un radeau pouvant peut-être le sauver de la noyade, ou tout au moins des effrois de la solitude. Le froid, la faim, les trous dans les chaussures ainsi que les portes claquées au nez les rapprochèrent peu à peu chaque jour, au point de bientôt les rendre inséparables.

Pourtant, il serait faux de dire que ces deux-là étaient amis. Bien loin de là ! Et tout d'abord, sans doute, à cause de leurs différences physiques. Le premier, qui se nommait Samuel, était haut comme un arbre et massif comme une montagne. Il était capable de casser une noix entre ses doigts ou de briser un mur d'un seul coup de poing. Son compagnon, qui lui répondait au nom de Shmerl, était au contraire si chétif que si on le regardait de face on pensait d'abord l'avoir vu de profil. De plus, il cumulait à lui tout seul près de la moitié des maladies connues sur terre. Maladies dont il ne pouvait bien évidemment pas se soigner, faute d'argent.

Shmerl, que chaque pas faisait souffrir, se plaignait sans cesse : « Samuel ! J'ai si mal aux pieds qu'il me serait plus doux de marcher sur des braises ! » ; « Samuel, ma tête est si lourde qu'une enclume me serait plus légère à porter ! » ; « Samuel, mon estomac me brûle plus que ne le feraient les feux de l'enfer ! »

Samuel en avait tellement assez de ces jérémiades perpétuelles qu'il préférait parfois ne pas manger le rare pain qu'on leur donnait pour en garder la mie afin de s'en boucher les oreilles. Et, lorsqu'il n'en pouvait vraiment plus, il finissait par porter son compagnon qui, au moins, se taisait pour un moment.

Bien sûr, les mois d'errance et de souffrance que ces deux-là endurèrent n'arrangèrent en rien leur caractère. Shmerl se lamenta de plus en plus, tandis que Samuel, relativement patient au début de leur périple, devint grognon, agressif, puis franchement méchant.

— Si tu ne supportes plus de vivre, lui disait-il souvent, je peux

abréger tes souffrances d'un simple coup de poing... Tu n'as qu'à demander...

Shmerl, qui savait bien qu'il ne faisait pas le poids face à son imposant compagnon, s'abstenait alors de râler pendant quelques heures. Mais, dans son for intérieur, il maudissait ce géant et demandait au ciel ce qu'il avait bien pu faire pour que ce Golem partage désormais sa vie.

Des mois et des mois passèrent et l'existence de Samuel et de Shmerl se fit plus dure encore. Ils avaient maintenant une allure si répugnante qu'on lâchait les chiens sur eux, quand on ne leur jetait pas des pierres. Ils finirent par se réfugier au fond des bois.

Un jour pourtant, alors que l'hiver les mordait jusqu'aux os, ils se résignèrent à sortir de leur cachette et se dirigèrent vers la ville la plus proche. Là-bas, pensaient-ils, ils trouveraient peut-être une cave ou un grenier abandonné où ils auraient moins froid.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans la cité, ils se rendirent tout de suite compte qu'il s'y passait quelque chose d'inhabituel. En effet, sur chaque place, des messagers soufflaient dans des clairons brillant de mille feux, puis ils se lançaient dans des discours enflammés. Curieux, Shmerl et Samuel s'approchèrent et tendirent l'oreille.

— Hommes du royaume ! criaient les messagers. Sachez que Sa Majesté vient d'avoir la douleur de perdre, le même jour, son meilleur garde ainsi que son meilleur médecin. Que ceux d'entre vous qui pensent pouvoir les remplacer se présentent aux portes du palais dès demain matin. Afin de les faire patienter, il leur sera servi à manger... Qu'on se le dise !

Samuel et Shmerl, qui avaient quand même redressé la tête en entendant parler d'un repas offert, rebroussèrent pourtant chemin. De toute manière, dans le triste état où ils se trouvaient, on ne les aurait même pas laissés s'approcher d'une auge à cochons... Mieux valait trouver un endroit pour dormir plutôt que de perdre son temps à chevaucher des chimères.

Les deux hommes finirent par dénicher une maison vide où, pour un temps tout au moins, leur misère serait moins cruelle. Ils y restèrent plusieurs jours et, un soir où ils sortaient pour chercher quelque chose à manger, ils entendirent parler d'un rabbin généreux avec les plus démunis. Ils allèrent le voir et purent faire chez lui leur premier vrai repas depuis des mois. Le vieillard, touché par leur extrême détresse, leur proposa aussi de se laver et il leur fit l'aumône de quelques vêtements, ce qui permit à Samuel et à Shmerl de reprendre une apparence à peu près humaine.

Ils osèrent alors circuler en ville où leur curieux assortiment fut bien vite remarqué. On s'habitua à leurs silhouettes si mal accordées et on les surnomma bientôt « l'ours et la souris ».

Si leurs conditions d'existence s'étaient un peu améliorées, leur mésentente, elle, ne s'était pas arrangée.

Samuel, en particulier, ne supportait pas que les gens s'apitoient davantage sur son souffreteux compagnon que sur lui-même. « Et puis quoi ? se disait-il. Un aigle souffre-t-il moins qu'un moineau ? Un chêne, moins qu'un roseau ? » Tout cela lui semblait si injuste qu'il devint encore plus méchant avec Shmerl, qui se mit à le maudire de plus en plus fort au plus profond de son cœur.

Pendant ce temps, il s'était mené grand remue-ménage au palais. Des centaines de candidats forts comme des bœufs étaient venus postuler à la charge de garde, tandis que des centaines de guérisseurs en tout genre s'étaient proposés comme nouveau médecin du roi. À l'issue de moult sélections, deux hommes répondant parfaitement aux critères exigés furent distingués. Le premier était un colosse qui semblait capable d'assommer un dragon d'une simple claque, alors que l'autre était réputé avoir réussi à soigner quelqu'un qui était déjà mort...

Malgré tout, le roi hésitait encore. Les deux hommes qu'il allait choisir auraient tout de même sa vie entre leurs mains...

Après les avoir convoqués plusieurs fois et avoir entendu le récit de leurs exploits, le souverain décida de les mettre à l'épreuve.

Ce fut ainsi qu'il demanda à son plus proche conseiller d'aller lui trouver l'homme le plus fort de son royaume ainsi que l'homme le plus malade.

Le conseiller, un peu perplexe devant une telle requête, décida de laisser traîner ses oreilles en ville car, en matière de renseignements, rien ne valait une bonne commère bavardant au seuil de sa porte.

La tactique fit merveille et, deux jours plus tard, le conseiller entendait parler de Samuel et de Shmerl, et envoyait aussitôt une patrouille pour les amener au palais.

Ceci fait, on alla chercher le futur garde et le futur médecin. Le roi enjoignit alors au premier de se mesurer à Samuel. Étant donné les dimensions du bonhomme, s'il parvenait à le terrasser, la preuve serait faite que personne ne pourrait être un meilleur garde que lui. Et en effet, l'affaire fut vite réglée, car le candidat du roi tua Samuel d'un simple revers de main.

Vint ensuite le tour du guérisseur qui, lorsqu'il vit venir à lui

Shmerl, ressentit un peu ce qu'éprouve un affamé devant un énorme gâteau. Le mendiant avait tant de maladies que le médecin ne savait par laquelle commencer. Il travailla jour et nuit, prescrivit des dizaines de remèdes et fabriqua des centaines d'onguents et de pilules. Et enfin, un mois plus tard, Shmerl, pour la première fois de son existence, se reconnut en pleine forme.

Le roi n'hésita plus une seconde et prit les deux hommes à son service. Mais il n'oublia pas non plus Shmerl qui, comme il avait la langue bien pendue à force de s'être plaint chaque jour que Dieu faisait, devint son porte-parole.

À l'instant même de sa mort, Samuel allait à jamais sortir de toutes les mémoires, et jamais plus personne ne prononça son nom. Au contraire, Shmerl, son compagnon, qui avait passé toute sa vie au bord de la tombe, vécut très vieux et aimé de tous.

Ce qui prouve que la force peut parfois se révéler une faiblesse et que la faiblesse, quant à elle, peut être une force...





VII

La bague du rabbin

Dans le pays Louz vivait autrefois un rabbin dont la richesse égalait la sagesse et la piété. L'école talmudique qu'il dirigeait ne comptait pas moins d'une centaine d'étudiants et, comme si cela ne suffisait pas, ce saint homme ne refusait jamais un bienfait à qui le lui demandait.

Aussi ne se passait-il pas un seul jour sans qu'il offre un lit ou une soupe à un nécessiteux ou à un voyageur épuisé.

N'étant pas non plus avare de sa sagesse, il trouvait toujours un moment pour discuter avec ceux qui quêtaient l'aumône d'une parole ou d'un conseil.

Et le soir, à la chandelle, on pouvait encore le voir parfaire sa connaissance, déjà grande, des soixante-dix langues de la terre.

Mais cet homme aimé de tous et, semblait-il, de Dieu lui-même n'avait dans l'existence qu'un seul motif de contrariété en la personne de son épouse. Là où chacun louait la générosité du rabbin, elle ne voyait qu'un effroyable gaspillage. Là où tous s'émerveillaient de ses connaissances, elle ne parlait que de perte de temps. Sans cesse, le rabbi devait entendre ses jérémiades et ses récriminations :

— Un potage pour celle-là qui va sans chaussures, une interminable discussion pour celui-ci qui ne trouverait même pas ses pieds pour marcher, et encore quelques roubles pour cet autre dont le seul talent est de ne jamais rater tes offices... Te prends-tu pour une banque ? Ou pour Dieu ? Laisse donc au Très-Haut, qui d'ailleurs ne nous fait jamais crédit, le soin de distribuer ses bienfaits...

Le rabbin, qui s'ingéniait à éviter sa femme, et cela dans sa propre maison, préférait ne rien répondre lorsqu'il devait essayer ses reproches. Mieux valait discuter de la Torah avec un muet ou chanter des psaumes à un sourd. Mais, même si le saint homme avait fini par s'habituer aux foudres de son acariâtre épouse, il n'en demeurait pas moins très triste dans le fond de son cœur et ne ratait jamais une occasion de fuir son logis.

Or, il arriva que le rabbin, qui pourtant possédait de nombreux biens, connaisse coup sur coup plusieurs revers de fortune le laissant bientôt sur la paille. Bien sûr, son épouse, qui n'avait jamais été avare

de reproches en temps de prospérité, se déchaîna sur le pauvre homme.

Celui-ci, courbant l'échine, se résigna à vendre ses dernières possessions et pleura comme un enfant lorsqu'il dut se séparer de ses livres, afin d'acheter de la nourriture. Mais bien plus encore que de manquer du nécessaire, il lui était atrocement pénible de ne plus rien pouvoir donner. Passer à côté d'un mendiant sans trouver quelques kopeks dans sa poche était pour lui le plus grand des tourments. Et lorsque le soir il se retrouvait seul à sa table de travail, il se demandait quelle horrible faute il avait pu commettre pour sombrer dans une telle déchéance.

Comme les jours passaient et que sa situation ne semblait pas devoir s'arranger, il observa que les gens de la ville commençaient à s'écarter sur son passage. Les bonjours se faisaient plus mous, et même les nécessiteux se détournaient de lui comme si, désormais, il ne présentait plus le moindre intérêt. Puis il remarqua que la synagogue se vidait et que plusieurs de ses étudiants avaient déserté son école sans même lui dire au revoir.

Sa vie s'effilochait comme un châle de prière trop usé. Un soir, n'en pouvant plus, il prit une grande décision. Il allait quitter cette ville où, après avoir été loué par tous, il ne tarderait pas à devenir un sujet de plaisanterie. Le spectacle de l'inconstance humaine étant bien trop douloureux pour lui, il préférait partir sans avertir la population.

Le lendemain, alors qu'il faisait encore nuit, il se rendit dans son école et appela les quelques étudiants qui lui étaient restés dévoués.

— Mes enfants, leur dit-il, avant le cruel revers de fortune que je traverse, je n'ai jamais négligé ma peine ni ma bourse pour vous. Et c'est aujourd'hui à moi de vous demander quelque chose : je vais partir au hasard des routes et je souhaiterais votre compagnie dans cette errance. Je n'ai que quelques roubles en poche, mais je vous promets de les partager avec vous...

Ces jeunes gens, qui n'avaient pas oublié la générosité et la patience du rabbin à leur égard, acceptèrent sa proposition et firent, dans la minute, leur maigre baluchon.

Et, avant le lever du soleil, tous avaient déjà quitté le village.

Au début, porté par l'euphorie du départ et par un temps plutôt clément, le groupe avança bien. Mais au bout de quelques semaines, alors que l'hiver s'annonçait, les choses se dégradèrent. Des roubles du rabbin il ne resta plus la moindre piécette, et la faim qui tordait les ventres tordit aussi les cœurs.

La troupe, avec ses souliers troués et ses vêtements sales, faisait

peine à voir, quand elle n'inspirait pas une certaine crainte. En effet, l'homme est ainsi fait qu'il écoute plus volontiers la parole divine dite par un rabbin vêtu de soie que par un mendiant aux ongles sales. Plus les étudiants et leur maître faisaient peine à voir, plus ils se voyaient claquer de portes au nez.

Un soir, tandis qu'on venait de leur jeter au visage un seau d'eau glacée, un étudiant prit la parole :

— Rabbi, je crois parler au nom de tous si je dis que nous t'avons suivi jusqu'au bout de nos forces sur ta route de misère. Nous ne comprenons plus le but de ce voyage. Comment faire entendre la parole de Dieu, alors que personne ne veut commencer par nous ouvrir la porte ? Quant à nous, notre estomac hurle tant qu'il nous empêche d'entendre nos prières... Nous souhaitons maintenant tous rentrer chez nous, travailler et prendre femme.

— Mes enfants, répondit le rabbi, je comprends vos raisons et je vous assure que je ne vous ferai aucun grief de votre départ. Mais accordez-moi une dernière faveur : restez avec moi jusqu'au prochain shabbat. Il m'attristerait trop de traverser cette fête qui approche sans vous. Et qui sait ? D'ici là un miracle nous tendra peut-être la main à tous...

Les étudiants, qui avaient déjà vécu tant d'épreuves, acceptèrent volontiers la dernière faveur demandée par le rabbin et remirent leurs pas dans les siens.

Deux jours plus tard, alors qu'ils étaient assis dans une clairière et étudiaient un texte sacré particulièrement difficile, le rabbin voulut aller chercher un peu d'eau claire et, soudain, aperçut une fouine semblant tenir dans sa gueule quelque chose de brillant. Intrigué, il s'avança vers elle qui, aussitôt, s'enfuit en laissant tomber l'objet à terre. Le rabbi se baissa et eut la surprise de ramasser un anneau apparemment très ancien. Il le frotta sur sa manche et s'aperçut qu'il était en or et portait une inscription à l'intérieur : « *Ma taille n'a d'inverse que ma valeur.* » Le rabbi sourit. Tout cela lui évoquait les contes de son enfance où des polissons n'avaient qu'à frotter des lampes ou des anneaux pour que des génies accomplissent leurs quatre volontés. Mais dans le dénuement qui était le sien, le rabbin ne voulait négliger aucune providence. Aussi songea-t-il à un vœu en se disant qu'il avait, ce faisant, bien peu à perdre...

Comme ce qui lui manquait le plus à cet instant était l'argent, il souhaita recevoir une bourse pleine d'or. Et à peine eut-il fini sa phrase qu'il découvrait à ses pieds une bourse de velours rouge si ventrue qu'il eut presque du mal à la soulever d'une seule main.

Le rabbi en tomba assis de saisissement. Il l'ouvrit et plongea sa

main dans la bourse où des pièces tintèrent d'un chant depuis longtemps oublié. Que devait-il faire maintenant ? Raconter toute la vérité à ses étudiants ? Leur cacher ce miracle ? Comme il n'était pas convaincu que ce soit une bonne chose de mêler le merveilleux à leur éducation, il choisit d'accommoder l'histoire à sa manière.

— Mes amis ! Mes amis, cria-t-il en courant vers eux. Alors que je puisais un peu d'eau à une source, il m'est revenu une chose à l'esprit. Je dois me faire vieux pour ne pas y avoir pensé plus tôt, mais mieux vaut tard que jamais... Enfin bref, dans la prochaine ville que nous allons traverser habite un de mes plus vieux et plus riches amis à qui j'ai rendu de grands services par le passé et qui, de ce fait, ne pourra pas me refuser l'argent que je vais lui demander de me prêter. Nos ennuis sont donc terminés et je vous promets que nous allons rentrer chez nous dans le plus bel équipage !

Ravis de cette promesse, les étudiants retrouvèrent toute leur vigueur et, le soir même, la troupe entra en ville. Soucieux de ne pas dévoiler son secret, le rabbin installa ses compagnons dans une auberge et leur demanda de l'attendre, tandis qu'il se rendait chez son ami.

Il revint deux heures plus tard, et dit à l'aubergiste de servir à manger à ses compagnons et de préparer des chambres en nombre suffisant, car ils dormiraient dans son établissement.

Les étudiants, heureux comme ils ne l'avaient pas été depuis longtemps, savourèrent chaque bouchée de leur repas et pleurèrent de joie en se glissant entre les draps.

Le lendemain, une autre surprise de taille les attendait. Pendant qu'ils dormaient encore, le rabbin était allé chez les tailleurs de la ville et leur avait, à tous, acheté des habits neufs. Il n'avait pas non plus oublié de faire l'emplette de souliers, ni de louer deux énormes diligences tirées par une vingtaine de chevaux.

Le rabbi proposa aux étudiants de se reposer encore quelques jours dans cette ville, afin qu'ils ne rentrent pas chez eux avec la mauvaise mine des miséreux et la maigreur des mendiants. Bien sûr, ce programme réjouit les jeunes gens et le rabbi eut beaucoup de mal à les dissuader d'aller remercier eux-mêmes leur généreux bienfaiteur.

Enfin, le jour du départ arriva et la joyeuse troupe ordonna aux cochers de faire route vers la région de Louz. Comme le bruit du passage de ces pieux érudits s'était répandu telle une traînée de poudre, ils auraient pu faire bombance plus de vingt fois par jour car, désormais, les gens se battaient pour avoir le privilège de les inviter à leur table. Et là où, encore peu de temps auparavant, on les avait chassés à coups de balai, on les gavait de carpe farcie.

Lorsqu'ils revinrent chez eux, ce ne fut qu'un seul et même cri de joie jaillissant de la moindre impasse : « Le rabbi est revenu ! Le rabbi est revenu ! » Et bien sûr, car telle est la nature humaine, ceux qui quelques mois plus tôt s'étaient moqués du saint homme s'évertuaient maintenant à l'acclamer plus fort que les autres...

Le cours de l'existence du rabbin sembla reprendre là où il s'était arrêté au moment où il avait perdu tout son argent. Son école talmudique recommença à accueillir des étudiants venus de tout le pays et il redevint aussi généreux en roubles qu'en soupes. De même avait-il toujours du temps pour ceux qu'une question sans réponse venait inquiéter et, le soir, s'acharnait-il à percer les mystères des langues qui n'étaient pas les siennes.

Mais, si le rabbin avait mille fois souhaité, au temps de son dénuement, que sa vie redevienne telle qu'il l'avait toujours connue, il y avait pourtant une chose qu'il aurait voulu changer et qui, hélas ! restait identique. Sa femme n'avait rien perdu de son aigreur d'âme et passait ses journées, et même parfois ses nuits, à le critiquer et à le questionner : « Tu n'as donc rien appris de notre misère passée que tu continues à vouloir régaler tous les traîne-savates de la région ? » ; « Hélas, l'or dans les poches ne dure que si l'on a du plomb dans la cervelle ! » ; « Quand donc t'arrêteras-tu de t'intéresser davantage à un vagabond qu'à ta propre femme ? »

Mais surtout l'acariâtre épouse du rabbin voulait absolument savoir quelle était l'origine de la soudaine bonne fortune de son mari. Chaque jour passant, elle lui posait toujours plus de questions, au point que bientôt l'existence du rabbin devint un véritable cauchemar. Il essaya bien de lui dire que c'était le ciel qui était venu à son secours, mais elle n'en crut rien. Elle se fit encore plus pressante, si bien que dans les rares moments où le sommeil la rendait muette, le rabbi croyait encore l'entendre jacasser...

Un jour, à bout de patience, il décida que lui révéler la vérité ne pouvait pas faire de sa vie un pire enfer. Il lui raconta donc toute l'histoire et lui montra l'anneau qu'il portait à son doigt. L'épouse se tut à peine quelques secondes et reprit la litanie de ses griefs :

— Je serai donc toujours la seule de notre communauté à te voir tel que tu es vraiment : un misérable imbécile doublé du pire des égoïstes. Avoir un tel pouvoir en sa possession et n'en profiter que pour distribuer des aumônes ! Penses-tu à ce que nous pourrions nous offrir si tu n'étais pas aussi stupide ?

Le rabbin ne répondit pas et courut se réfugier à la synagogue, le seul endroit au monde où elle ne le poursuivrait pas.

Ce jour-là, il rentra si tard que sa femme était déjà couchée et

semblait dormir à poings fermés. Il se mit au lit également et ne tarda pas à sombrer dans le sommeil, ce qui s'accompagnait toujours chez lui d'un ronflement très sonore.

C'était précisément le signal que sa femme attendait pour se lever et s'approcher de lui sur la pointe des pieds. Lorsqu'elle fut bien sûre qu'il dormait profondément, elle prit sa main et, très doucement, lui retira l'anneau magique.

Elle retourna rapidement dans son lit, soupesa le bijou et réfléchit. Qu'allait-elle lui demander ? De trouver sur sa carpette une soupière remplie d'or chaque matin ? De devenir la plus belle femme de la ville ? De transformer sa maison en un somptueux palais ? Non, décidément, rien de tout cela ne la remplissait de joie... Elle fouilla alors dans son cœur pour y découvrir ce qui la rendrait vraiment heureuse. Et soudain, elle sut ce qu'elle souhaitait le plus au monde.

— Je veux, dit-elle en serrant l'anneau dans sa main, que mon mari soit changé en loup et qu'il disparaisse au fond des bois pour toujours.

Le lendemain matin, des étudiants inquiets de ne pas voir le rabbin vinrent frapper à sa porte. Sa femme leur ouvrit et, les découvrant sur son seuil, fit mine de pleurer :

— Hélas ! leur dit-elle, mon cher époux est encore une fois reparti sur les routes sans prévenir personne. Il m'a juste confié qu'il ne reviendrait pas avant plusieurs années et qu'il ne fallait surtout pas l'attendre...

Colportée par les étudiants, la nouvelle fit le tour de la ville en quelques heures et, partout, on se lamenta sur le départ du saint homme. Mais surtout on plaignit beaucoup son épouse ainsi abandonnée une seconde fois.

Cependant, on cessa vite de s'inquiéter pour elle, car le rabbin semblait lui avoir laissé une fortune colossale, puisqu'elle changeait de vêtements plusieurs fois par jour et se couvrait désormais des parures les plus insensées.

Chacun attendit le retour du rabbin jusqu'au bout de sa vie, mais personne ne le revit jamais. Du jour où il s'en alla, quelque chose de sombre s'insinua dans le cœur de tous et n'en partit jamais. Les mendiants n'eurent plus jamais de soupes, ni de paroles. Et l'hiver, alors que la femme du rabbin refusait de leur ouvrir sa porte, ils frissonnaient en écoutant les cris d'un loup qui semblait hurler son désespoir au fond des bois...





VIII

Le cocher

Celui que l'on nommait le Maggid de Doubno était une sorte de sage. Les hommes qui avaient le privilège de le rencontrer se sentaient comme des assoiffés ayant parcouru le désert sans provision d'eau et apercevant soudain une oasis où se désaltérer. Car en effet, cet homme n'avait pas son pareil pour inventer des histoires permettant de démêler les fils de la vie et aussi de comprendre facilement les passages les plus ardues de la Torah ou du Talmud. Après l'avoir entendu, tous s'estimaient meilleurs, plus riches dans leur cœur et, surtout, l'existence qui leur restait à vivre leur paraissait plus vaste.

Le Maggid de Doubno était donc un jongleur de mots, un tresseur d'histoires et un passeur d'expériences. Conscient, mais sans orgueil, des bienfaits qu'il dispensait autour de lui, il s'était fait un devoir de passer son temps sur les routes et d'aller au-devant de ceux qui l'attendaient avec soif et impatience.

Pour seule compagnie, le Maggid avait un fidèle cocher qui le véhiculait partout depuis près de vingt ans. Ces deux-là pensaient qu'il n'y avait plus, dans tout le pays, de ville ou de village où ils n'aient pas posé leurs semelles. Au bout de tant d'années, ils finissaient même par avoir leurs habitudes. Ainsi savaient-ils que dans telle ville, on mangeait bien mieux à la table du cordonnier qu'à celle du boucher ou que la literie de l'auberge valait bien mieux que celle de la maison du rabbin.

Pour le Maggid et son cocher, cette vie d'errances tournait presque à la routine, mais aucun des deux ne songeait finalement à s'en plaindre.

Il y avait bien pourtant un petit problème, mais il ne concernait que le cocher. À la longue, ce dernier en vint à se lasser de tous les honneurs et de toutes les gentilleses qui n'allaient qu'au Maggid, et cela même si ce sage les méritait au centuple. Lui qui conduisait la voiture, en graissait les essieux et cirait les bottes du grand homme, on ne lui accordait jamais un regard. Au Maggid, on posait autant de questions qu'il y a de grains de sable dans le désert, mais à lui, on parlait moins qu'à un cheval. Au début, cela ne lui avait pas été un grand tourment, mais plutôt une amertume s'attardant au fond de son cœur. Cependant, au fil des années, ce sentiment avait grandi jusqu'à

devenir une sorte de colère. Toutefois le cocher n'avait jamais confié ce tourment au Maggid, qui ne pouvait pas grand-chose à ce problème et qui, surtout, avait toujours été un maître aussi attentionné que courtois.

Or, il arriva un jour une chose étrange. Au milieu de l'un de leurs périples, le Maggid et son cocher apprirent qu'une nouvelle petite bourgade avait poussé en quelques mois non loin d'une mine récemment creusée. L'occasion était trop belle pour être manquée et le Maggid décida d'aller porter la bonne parole dans ce lieu tout neuf. La nouvelle de sa venue le précéda et, lorsqu'il arriva enfin, on ne pouvait presque plus respirer dans la synagogue tant il y avait de monde.

Depuis le matin, le cocher se sentait tendu. Beaucoup plus tendu que d'habitude. Des mots voulaient absolument sortir de sa bouche, mais il n'osait pas les laisser faire. Le Maggid, à qui rien n'échappait jamais, s'en aperçut et le questionna :

— Que se passe-t-il ? Tu sembles avoir une arête plantée dans le gosier, et le pire, c'est que tu ne m'as pas l'air de vouloir faire quoi que ce soit pour l'enlever...

— Comme toujours, vous avez vu juste..., dit le cocher en soupirant. Mais c'est assez délicat et je vous respecte bien trop pour risquer de vous mettre en colère...

— Parle, reprit le Maggid, et je te jure que les mots qui sortiront de ma bouche pour te répondre seront de taille habituelle...

— Voilà..., commença le cocher en respirant aussi fort qu'un noyé qu'on vient de sortir de l'eau. Cela fait maintenant vingt ans que je vous suis partout et que je vous écoute raconter vos histoires. Elles vous valent – et cela est bien sûr totalement mérité – de recevoir tous les honneurs. Et moi, qui suis pourtant aussi de chair et de sang et qui, à force de vous écouter, connais aussi toutes vos paroles, il me semble être à peine une ombre, une ombre sur laquelle on pourrait marcher sans s'en rendre compte...

— Crois bien que j'ai déjà pensé à tout cela, dit doucement le Maggid. Je sais ta souffrance, même si tu ne l'as jamais exprimée avant aujourd'hui. Mais comment puis-je l'adoucir ? À part te laisser ma place, je ne vois vraiment pas ce que je pourrais faire...

— Eh bien justement ! s'exclama le cocher. Voilà ce que je souhaite vous demander. Je voudrais être dans la peau de vous, éprouver ce que vous ressentez, une seule fois dans ma vie.

— Mais c'est impossible ! s'écria le Maggid. Partout, dans chaque ville, dans chaque village, nous sommes passés des dizaines fois. On

connaît mon visage. Si tu te présentes à ma place, on te chassera et tu seras encore plus malheureux qu'avant...

— Et c'est précisément pour cela que l'endroit où nous allons ce soir, cette ville nouvelle, poussée comme un champignon après la pluie, est ma seule chance de prendre votre place puisque c'est la seule dans laquelle nous ne sommes jamais allés.

Le Maggid, pour la première fois de sa vie, ne sut que répondre et resta sans voix. Il réfléchit un long moment en silence et à la fin pensa que son cocher n'avait peut-être pas tort. Si cela pouvait définitivement apaiser son mal-être, il était prêt à tenter l'expérience et à lui laisser, exceptionnellement, la parole. Mais avant d'accepter, il lui sembla plus prudent d'apporter une dernière précision :

— Ce n'est pas tout d'arriver dans une ville et de te présenter comme le Maggid que tous attendent. Tu sais que ces gens vont te poser mille questions. N'as-tu pas peur de ne pas savoir leur répondre ?

— Non ! répondit catégoriquement le cocher. Je vous ai entendu parler des milliers et des milliers de fois et je connais toutes vos réponses par cœur.

— Eh bien soit ! répondit le Maggid. À partir de cette minute, te voilà moi et me voilà toi.

Ils échangèrent aussitôt leurs vêtements et le Maggid, vêtu en cocher, prit les rennes et fit démarrer la voiture.

Quelques heures plus tard, les deux hommes arrivaient là où on les attendait. Depuis les premières heures du jour, des hommes, des femmes et des enfants étaient dehors et les guettaient. Le faux cocher arrêta la carriole et se précipita pour ouvrir la portière du faux Maggid. Celui-ci fut acclamé et on le porta en triomphe jusqu'à la synagogue où on l'installa devant l'Arche sainte. Le vrai Maggid assista à cet accueil avec amusement et fit le chemin tout seul et à pied. Il s'installa au fond de la synagogue, dans un coin d'ombre, et attendit la suite...

Dès la première minute, les questions fusèrent. Le cocher, prenant son rôle très au sérieux, répondit à la fois précisément et calmement. Le Maggid finit par être troublé en entendant ses propres mots et histoires sortir d'une bouche qui n'était pas la sienne, avec la même ferveur et la même intonation que celles qu'il y mettait. Pendant plus de deux heures, tout se passa sans la moindre anicroche, et la foule enthousiaste vibrait à chaque parole du faux Maggid. Celui-ci, enfiévré par cette expérience qu'il ne pourrait plus jamais revivre, n'avait pas l'air de vouloir s'arrêter.

Soudain, un homme de l'assemblée posa la question de trop. Soulevant un obscur point d'analyse de la Torah, il questionna le visiteur qu'il prenait pour le Maggid de Doubno. Mais hélas ! le cocher, en vingt ans, n'avait jamais entendu une telle question et, par conséquent, en ignorait totalement la réponse.

Sa perplexité ne dura pourtant qu'une fraction de seconde. Il prit alors un visage courroucé et fusilla l'homme du regard.

— Je n'en crois pas mes oreilles ! hurla-t-il. C'est à moi, au grand, à l'unique Maggid de Doubno, que vous osez poser une question aussi stupide ! Sachez que je ne me salirai pas la bouche à répondre à une telle ânerie. Mais si toutefois vous insistez, je vous laisse interroger mon cocher qui est là-bas, tout au fond de la synagogue, et qui se fera un plaisir de vous répondre...





IX

L'incroyable prière

Certains hivers sont si longs et si blancs que l'on pourrait penser que les couleurs se sont absentées du monde pour toujours. Et l'hiver où se déroula cette histoire fut précisément un de ceux-là.

Il y avait eu tant de neige que l'on en avait perdu le tracé des chemins et que les rares téméraires sortant encore de chez eux avançaient tout droit, sans se rendre compte qu'ils franchissaient peut-être un muret ou un torrent.

Un homme, nommé Abba, supportait encore plus mal que les autres cette mauvaise saison qui s'attardait. Il était en effet si pauvre et si désespéré que les cailloux du chemin auraient pleuré au récit de sa misère, car rien dans l'existence ne lui avait jamais souri. Lorsqu'il s'éveillait le matin, il était à chaque fois surpris d'être encore vivant et s'étonnait encore plus que son épouse et ses deux filles le soient aussi.

Pourtant, Abba était un homme pieux et bon qui n'avait jamais fait de mal à autrui. Mais loin de le récompenser de cela, la vie lui faisait sans cesse des croche-pieds, le jetant à terre sans toutefois le tuer. En bref, il appartenait à cette espèce de gens malchanceux qui, selon le dicton, *« n'ont pas de chapeau le jour où il pleut des roubles »*.

Un matin de ce terrible hiver, Abba se réveilla et vit sa femme encore plus inquiète que d'habitude. Elle était assise au bord du lit de leur cadette et lui tenait la main.

— La fièvre de Rachel a encore augmenté, dit-elle en retenant ses sanglots. Nous devons faire du feu. Marche aussi loin qu'il le faudra mais rapporte-nous du bois...

Bien que comprenant parfaitement la gravité de la situation, Abba n'était pas fou de joie à l'idée de mettre le nez, et surtout les pieds, dehors. Depuis le début des grands froids, de terribles histoires d'oiseaux gelés tombant des branches, de loups affamés et d'ours en colère circulaient au village. Abba était certes un homme bon, mais il n'était pas courageux et il lui fallut plonger ses yeux dans le regard fiévreux de sa fille afin de trouver assez d'énergie pour aller ouvrir la porte de sa maison.

Une fois dehors, Abba marcha droit devant lui en serrant les poings au fond de ses poches trouées. Le vent était si fort qu'il lui

semblait affronter mille mains griffues cherchant à l'abattre. Et il savait qu'hélas ! il lui faudrait encore marcher bien longtemps avant de trouver le moindre bout de bois. Mais souffrir du froid n'était pas alors sa pire inquiétude... Ce qui le tourmentait le plus était de s'éloigner de chez lui un vendredi. En effet, que se passerait-il s'il n'était pas de retour avant le coucher du soleil ? Il ne le savait que trop : il transgresserait une des règles les plus importantes de son peuple, selon laquelle on ne doit accomplir aucun ouvrage en ce jour sacré du shabbat.

Or, plus Abba avançait dans la neige sans ramasser le moindre fagot, plus il sentait que ses chances de rentrer à son logis avant l'heure fatidique s'amenuisaient.

Il se torturait ainsi l'esprit lorsqu'il trébucha sur quelque chose. Il aurait pensé avoir marché sur une souche s'il n'avait entendu un gémissement. Comme il est extrêmement rare qu'une souche bousculée fasse du bruit, il se pencha et y regarda de plus près. Ce fut alors à son tour de laisser échapper un cri. Là, posé dans la neige comme dans un linceul, était couché un vieillard vêtu de hardes. Celui-ci ouvrit péniblement un œil et lui parla dans un nuage d'haleine blanche :

— Tu m'as tout l'air d'un brave homme... Alors, s'il te plaît, charge-moi sur ton dos et porte-moi là-bas à l'orée du bois, où ma fille va venir me chercher bientôt.

Abba fut d'abord si stupéfait qu'il ne répondit rien. Ce fut le vieillard qui le sortit de sa torpeur en revenant à la charge :

— Tes oreilles sont-elles à ce point gelées que tu ne m'entends pas ? Ou bien est-ce ton cerveau qui n'est plus qu'un pain de glace...

Contrairement à ce que pensait l'homme, la tête d'Abba était en fusion. Que devait-il faire ? Lui qui risquait déjà d'être en retard pour le shabbat, devait-il perdre un temps précieux à aider cet homme ? Quel ordre de Dieu était-il le plus important : secourir son prochain ou respecter le shabbat ?

Abba se sentait si démuni à cette seconde qu'il serait tombé à genoux dans la neige si le vieillard ne l'avait pas encore rappelé à l'ordre :

— Si tu ne veux pas m'aider, passe au moins ton chemin, car t'avoir à côté de moi, comme un lampadaire qui refuse de s'allumer dans la nuit, est terriblement désespérant...

Sans l'avoir vraiment décidé, Abba chargea le vieillard sur son dos et se mit à avancer vers la forêt. Curieusement, l'homme semblait ne rien peser et n'entravait pas sa marche. Pendant tout le trajet, il

continua son bavardage, allant même jusqu'à expliquer à son porteur pourquoi il l'avait un peu houspillé tout à l'heure. Peu lui importait de vivre moins longtemps ou de mourir plus tard, mais il ne supportait pas les âmes molles, incapables de prendre des décisions quand il le fallait...

Piqué au vif, Abba pressa le pas et déposa le vieillard à l'orée de la forêt.

— Mais où est donc ta fille ? demanda-t-il alors.

— Ne t'inquiète pas de cela, elle arrivera sans tarder, répondit l'homme avec un curieux sourire. Je t'ai assez retardé comme cela. Rentre chez toi et que la paix du shabbat soit sur toi !

Un peu troublé, Abba s'en retourna d'où il venait et s'étonna de trouver maintenant assez de bois mort pour en faire un honnête fagot. Il se demanda pourquoi il n'avait pas remarqué ce bois tout à l'heure, mais il chassa vite cette question de son esprit car il venait de s'apercevoir avec angoisse qu'il faisait de plus en plus sombre. La fin du jour était proche et ses chances d'arriver avant le début du shabbat devenaient infimes. Il voyait déjà son épouse pleurant devant son four éteint où elle ne pouvait faire cuire leur repas de fête. Et sa fille ? Peut-être sa fièvre avait-elle encore augmenté ? Peut-être même était-elle morte ? Plus il marchait dans le jour déclinant, plus les pensées d'Abba prenaient l'allure d'une danse macabre.

Soudain, écrasé par le poids de ses tourments, il tomba à genoux. Et comme pour achever son malheur, la neige se mit à tourbillonner en volutes tellement serrées qu'il ne discerna bientôt plus ses mains. Et voilà que maintenant, même s'il parvenait à se relever, il ne retrouverait plus sa route !

Ce fut alors que, du fond de son désespoir, Abba laissa échapper de ses lèvres bleuies la plus improbable des prières. Lui, ce moins que rien, incapable de nourrir et de réchauffer les siens, lui qui s'apprêtait à enfreindre la loi sacrée du shabbat, demanda au Seigneur tout-puissant d'empêcher la nuit de venir et de retenir la course des heures.

Puis Abba se tint immobile, comme un bonhomme de neige oublié par des enfants, s'attendant à recevoir les foudres de la colère divine en châtiment de son impudence.

Mais, hormis les flocons, rien ne vint le frapper. Il resta encore un long moment dans la même posture et, comme la nuit n'arrivait toujours pas, il finit par se demander s'il n'était pas bel et bien mort... En effet, il n'y avait que trois solutions à ce mystère. Soit il avait quitté le monde des vivants et son pas d'horloge ; soit il était fou au point d'avoir totalement perdu la notion du temps ; soit celui-ci avait

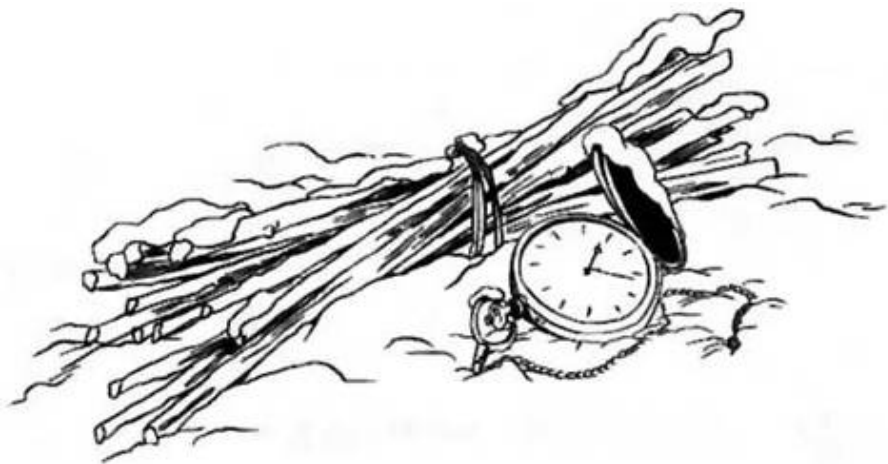
effectivement suspendu sa course puisqu'il faisait encore jour.

Abba reprit alors courage et, ajustant son fagot sur son dos, se remit à marcher vers son village. Quelques instants plus tard, la tempête de neige se calma comme par enchantement et il put retrouver sa route sans difficulté.

Élohim, du haut des cieux, resta un long moment à suivre Abba du regard. Il était ému par cet homme au cœur pur qui avait su lui faire la confiance de la plus incroyable des prières.

Abba, tout entier dans son effort, ne se rendit pas compte que le Seigneur avait même dépassé ses plus folles espérances. En effet, non seulement il avait retenu le temps, mais il avait demandé au soleil de se relever dans le ciel ! Et ce fut ainsi qu'au village, les femmes, prêtes à allumer les bougies du shabbat, suspendirent leur geste et sortirent leur marmite du four lorsqu'elles virent le jour revenir après la nuit. De son côté, le rabbin, déjà au milieu de ses fidèles rassemblés dans la synagogue, s'aperçut que sa montre s'était arrêtée et tenta en vain, pendant plusieurs heures, d'en remonter le mécanisme.

Et cette montre ne voulut bien se remettre à marcher que lorsque Abba franchit enfin le seuil de sa maison où se tenait sa femme qui ne l'espérait plus. Vite, ils allumèrent un bon feu et en approchèrent Rachel qui sembla reprendre vie à la chaleur des flammes. Et ce shabbat-là, dont ils ne cherchèrent jamais à percer le mystère, fut le plus merveilleux de leur existence.





X

Le voleur

Bérel était un colporteur qui, comme tous ceux exerçant le même métier que lui, passait son existence sur les chemins. Qu'il tonne, qu'il bruine ou qu'il vente, il avançait courageusement en portant son lourd chargement sur son dos. Comme il faisait cela depuis de très nombreuses années et qu'il était honnête, on le connaissait partout dans le pays et on lui réservait généralement un très bon accueil.

Mieux encore, dans ces campagnes où il ne se passait jamais grand-chose, on attendait sa venue avec impatience. On le questionnait alors sur les endroits où il était passé récemment et il arrivait fréquemment que Bérel fût porteur d'une lettre ou d'un petit paquet qu'on lui avait confiés pour telle ou telle personne. Lorsqu'il déballait ses marchandises, toute la famille s'attroupait autour de la table. Les enfants touchaient les jouets, les femmes s'extasiaient devant les rubans ou les broderies à la dernière mode, tandis que les hommes rêvaient de ce qu'ils pourraient bien fabriquer s'ils s'achetaient ces outils. Une fois les affaires conclues, Bérel était souvent invité à partager le repas et restait même dormir.

En résumé, ce colporteur aimait cette vie de chemins et de rencontres. Seule la tristesse de quitter trop souvent sa femme et ses enfants lui faisait dire qu'un jour prochain, il trouverait un métier lui permettant d'user moins de chaussures et de se prélasser dans son lit tous les soirs.

Au moment où commence cette histoire, Bérel avait des fourmis dans les pieds et n'avait encore jamais marché aussi vite de toute sa vie. Il était parti depuis plusieurs mois et, dans une poignée d'heures, il allait enfin rentrer chez lui et serrer contre son cœur sa femme et ses deux fils. Dans sa tête, il sentait déjà l'odeur du repas cuisant sur le fourneau et entendait ses fils jouer et son épouse chanter comme elle avait l'habitude de le faire à la tombée du jour.

Cette fois-ci, Bérel était particulièrement heureux de revenir car, en plus de la joie des retrouvailles, il allait pouvoir annoncer aux siens que ses affaires avaient si bien marché qu'il pourrait les gâter et ne pas repartir immédiatement sur les routes. Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, son chargement était tout léger sur ses épaules, puisqu'il avait presque tout vendu.

C'était un bel après-midi et le soleil était encore haut. Aussi Bérel décida-t-il de prendre un raccourci qui coupait à travers bois et qui lui ferait gagner deux bonnes heures. D'habitude, il n'aimait pas emprunter ce chemin, mais là, il avait l'impression que le printemps tout neuf ne pouvait laisser s'accomplir de mauvaises choses et le protégerait de tout danger. Il s'engagea donc sous les grands arbres et sifflota son bonheur.

Mais hélas ! mille fois hélas ! il n'avait pas fait vingt pas qu'un homme sale et hirsute surgit soudain devant lui et lui hurla quelque chose dont il ne comprit le sens qu'en apercevant le pistolet dans sa main.

— Vite ! Ton argent et tes marchandises ! cria-t-il à nouveau. Sinon je te troue la peau !

— D'accord, d'accord ! Je ferai ce que tu voudras..., répondit le colporteur en tentant de rester calme.

Les mains tremblantes, il déposa ses affaires à terre, puis il fouilla dans ses poches pour en sortir son portefeuille.

— Voilà, dit-il. Tout est là. Je ne possède rien d'autre, à part mes habits, mes cheveux et mes dents... S'il te plaît, ne me fais pas de mal. Maintenant que tu as tout, passe ton chemin et laisse-moi poursuivre le mien.

Le voleur, trop content de la facilité avec laquelle il avait pu dépouiller sa victime, le laissa filer.

Quelques minutes plus tard, il fut donc bien étonné de sentir une main se poser sur son épaule.

— Que veux-tu ? demanda-t-il avec un mauvais rire. Tu as retrouvé quelques roubles au fond de tes poches et ça t'embête de ne pas me les avoir donnés ?

— Non, répondit Bérel. Je ne possède plus rien du tout, et c'est justement cela qui me chagrine. Vois-tu, lorsque je t'ai malencontreusement croisé, je m'apprêtais à rentrer chez moi après des mois d'absence. Comment vais-je expliquer à ma femme et à mes enfants que je suis resté loin si longtemps et que je reviens plus pauvre qu'à mon départ ? Ils vont croire que je suis un fainéant qui néglige sa famille et qui a dilapidé tout son argent pour faire la fête ou Dieu sait quoi d'autre...

— Et alors, ricana le voleur, que veux-tu que cela me fasse si tes enfants boudent ou si ta femme t'accueille à coups de balai ?

— Bien sûr, continua Bérel, je ne te demande pas de m'accompagner jusqu'à ma porte pour leur expliquer ton larcin. Ce

que je veux est bien plus simple. Il suffit que tu tires sur mon chapeau avec ton pistolet. Les trous qu'il y fera seront des marques suffisantes pour prouver que j'ai bel et bien été attaqué par un bandit de grand chemin.

Le voleur, qui se sentit flatté d'être appelé ainsi, accepta. Bérel leva alors son chapeau très haut au-dessus de sa tête et l'homme tira plusieurs coups de pistolet assourdissants, puis rengaina son arme. Le colporteur regarda son couvre-chef et fit la moue.

— Oui, ce n'est pas mal... dit-il. Mais ces quelques trous ne donnent pas vraiment l'impression que je me suis défendu. Ma femme va croire qu'elle a épousé un couard...

— Veux-tu qu'en plus je te tape dessus ? proposa le voleur devenu soudain très serviable.

— Non ! s'exclama Bérel. Il faudrait juste parfaire le travail que tu as commencé avec ce chapeau. Si tu tires encore dessus, on aura l'impression que j'ai été attaqué par plusieurs hommes, ce qui expliquera que je n'ai pas pu conserver mon argent ni mes marchandises.

Le voleur, qui commençait à trouver sa victime bien envahissante, accepta de tirer à nouveau. Et donc, à nouveau, Bérel leva son chapeau le plus haut possible, tandis que son voleur y vidait son chargeur.

— Et maintenant ça te va ? demanda ce dernier d'un ton agacé. Je peux partir ?

— Allez..., dit Bérel, encore quelques coups et ce sera parfait.

— Mais je ne peux plus tirer la moindre balle ! hurla le voleur. J'ai complètement vidé mon arme sur ton maudit chapeau qui n'est plus qu'une passoire...

Le colporteur, n'attendant que cette confirmation de la part de son agresseur, se jeta sur celui-ci et l'assomma de deux coups de poing bien placés. Puis, récupérant son chargement et son portefeuille, il se mit à courir sur le chemin de sa maison.

Deux heures plus tard, Bérel poussait doucement la porte de chez lui et resta un instant immobile. Une délicieuse odeur de cuisine l'attrapa par les narines, tandis que les rires de ses fils et le doux chant de son épouse s'insinuaient dans ses oreilles. Enfin, ses garçons arrivèrent et lui sautèrent au cou. Soudain, l'aîné remarqua le chapeau tout troué de son père et lui demanda s'il s'agissait de la nouvelle mode de Varsovie. Bérel éclata de rire en le serrant fort dans ses bras.

— Non, lui dit-il, c'est une mode que je viens tout juste d'inventer

et, surtout, une longue histoire que je vais me faire un plaisir de vous raconter...



XI

Innocent ou coupable ?

Un soir d'hiver, un homme du ghetto de Prague vint frapper à la porte du grand rabbin. Ce dernier se souvenait de l'avoir parfois aperçu à la synagogue, mais ne savait rien de plus. Le visiteur dit s'appeler Moshé et supplia le vieil homme de le laisser entrer. Le tremblement de ses mains et son extrême pâleur achevèrent de convaincre le rabbi que ce visiteur, malgré l'heure tardive, méritait qu'on s'intéresse à son problème.

— Il faut absolument que tu m'écoutes..., dit ce dernier dans un souffle.

— Parle sans crainte, répondit le rabbi en le conduisant jusqu'à la pièce où il étudiait.

— Tu n'es pas sans ignorer, reprit Moshé une fois assis, que nous entrons dans des temps sombres pour notre communauté. Eh bien, je viens t'apprendre qu'ils sont encore plus noirs que dans tes pires craintes. J'ai été informé – par un ami fidèle dont je préfère taire le nom – que demain je serais arrêté et conduit devant le tribunal pour y être jugé, car on m'accuse de vol.

— Et je suppose que tu n'as rien fait ? soupira le rabbi.

— Bien sûr ! répondit Moshé. Mais ce n'est pas cela le plus grave. Je ne vais pas seulement risquer ma vie, mais celle de tout le ghetto !

— Explique-toi, demanda le rabbi. Je ne comprends rien à ce que tu me racontes. Que peut-on risquer de plus que sa vie lorsqu'on est accusé ?

— Écoute bien ! On m'a également prévenu que si j'étais reconnu coupable, tous les juifs de Prague en subiraient les conséquences. Mais il y a pire encore... Les juges, que l'application de la loi doit lasser, ont décidé de s'amuser un peu à mes dépens. Selon leurs propres termes, la décision de savoir si je suis innocent ou coupable sera laissée à Dieu lui-même.

— Voilà plutôt une bonne nouvelle, commenta le rabbi qui, décidément, ne comprenait plus rien.

— Bien sûr que non ! s'exclama Moshé. Dieu n'a rien à voir là-dedans. Les juges vont me présenter une boîte où seront pliés deux

papiers. Sur l'un il sera inscrit « coupable », et sur l'autre, « innocent ». Ce sera à moi de tirer au sort ma sentence... Que dois-je faire ? Je sais bien que m'enfuir ne servirait à rien et je suis terrifié à l'idée d'entraîner les miens dans le malheur...

Le rabbi resta silencieux un long moment tout en lissant sa barbe. Puis il fit signe à son visiteur de s'approcher de son oreille. Il lui chuchota alors quelque chose que seul Moshé et Dieu purent entendre...

Le lendemain, tout se passa effectivement comme Moshé l'avait annoncé. Des gardes vinrent le chercher chez lui et l'emmenèrent au tribunal où le public, très nombreux, lui lança des injures et des menaces. Le procureur, comme si ce brouhaha lui plaisait, mit un long moment avant de demander le silence et, lorsque cela fut fait, lut à Moshé son acte d'accusation.

— Je suis bien fatigué de vos histoires de juifs, poursuivit-il. Voici donc ce que j'ai décidé : tu as devant toi, sur cette table, deux morceaux de papier. Sur l'un, il est inscrit « coupable » et, sur l'autre, « innocent ». Comme je n'ai aucune envie de t'entendre te défendre pendant des heures, pour finir par n'y plus rien comprendre, j'ai donc décidé que ce serait ton Dieu qui te jugerait en guidant ta main. Cette fois-ci, toi et ton peuple ne pourrez pas dire que je vous traite mal... D'autre part, ton Dieu, en inspirant ton geste, ne décidera pas de ta seule innocence ou culpabilité, mais de celle de tous les tiens. Ainsi, vous n'encombrerez plus mon tribunal un par un. En résumé : si tu tires le papier où il est inscrit « coupable », tous les juifs devront quitter Prague. Mais s'il s'agit de celui où il est marqué « innocent », vous pourrez rester ensemble dans votre ghetto... Est-ce clair ?

Pour seule réponse, Moshé hocha calmement la tête, s'avança vers la table et tendit son bras. Le procureur fut surpris de son attitude résignée, car il s'attendait à ce que son discours fasse bien plus d'effet. Quoi ! cet accusé qui tenait désormais le sort de toute sa communauté entre ses mains n'avait pas l'air plus anxieux que s'il hésitait entre deux choux au marché ! C'était à n'y plus rien comprendre...

Soudain, Moshé se saisit d'un des deux papiers et l'avalait tout rond. Le procureur se leva d'un bond et se mit à hurler :

— Mais qu'as-tu fait là, pauvre imbécile ! Comment la cour saura-t-elle ce qui était écrit sur le papier que tu as choisi ?

— C'est tout simple, répondit Moshé. Il suffit de lire ce qui est inscrit sur l'autre papier. Si on y lit le mot « innocent », cela prouve que j'ai avalé celui où il était écrit « coupable », par contre, si vous y lisez le mot « coupable », c'est que le papier qui est désormais dans mon ventre portait le mot « innocent ». Vous conviendrez vous-même

que mon acte n'aura pu, en aucun cas, fausser le jugement de cette cour.

Le procureur, qui, bien sûr, avait pris soin avant la séance d'inscrire le mot « coupable » sur chacun des deux bouts de papier, devint livide lorsqu'il entendit les explications de Moshé. Il ne pouvait plus rien faire d'autre que de lever l'accusation qui le frappait et d'autoriser, comme il l'avait promis, les juifs à rester dans le ghetto.

Moshé quitta le tribunal et, avant de rentrer chez lui, s'arrêta chez le rabbi pour le remercier de ses précieux conseils de la veille et lui rendre compte de la décision du tribunal. Le vieil homme se contenta de sourire en disant :

— Le procureur voulait que ta main soit guidée par Dieu, il aura seulement oublié que Dieu avait pris la précaution de me parler juste avant...



Postface

L'ombre du Golem file sur les pavés luisants de Prague, un pauvre homme implore le ciel de lui envoyer une poignée de roubles et reçoit bien autre chose... Un autre demande à ce même ciel de retenir la course du soleil, tandis qu'un rabbin trouve dans l'herbe un anneau aux pouvoirs sans limites...

Le lecteur découvrant les contes yiddish, ces fabuleuses histoires des juifs d'Europe de l'Est, se trouve immédiatement plongé dans une atmosphère à nulle autre pareille, comme s'il lui était soudain accordé la grâce de s'inviter dans un tableau de Chagall. Là, dans des paysages ourlés de neige, il croise des hommes en longs manteaux noirs portant des chapeaux bordés de fourrure. Là, dans des maisons où règnent en maîtresses absolues des femmes au caractère bien trempé, des chandeliers à sept branches répandent au soir du shabbat une douce lumière de miel.

Tout le petit peuple habitant ces contes tente de tracer sa vie dans un monde qui, le plus souvent, le rejette, quand il ne cherche pas à l'abattre. Contre la haine, la violence et la peur, il ne dispose que de la force de ses traditions, de sa passion pour les histoires et, surtout, d'un humour très particulier, capable dans les pires circonstances de faire des croche-pieds terriblement efficaces au malheur.

Le propre des contes est, bien sûr, de nous emmener dans des univers aujourd'hui disparus, mais ces contes yiddish sont en cela uniques. Le petit monde qu'ils évoquent ne s'est pas seulement éteint du fait de la course inexorable du temps finissant toujours par dénouer toute chose. Ce petit monde a été victime de la folie brutale et définitive dont les hommes sont hélas parfois capables. Voilà sans doute pourquoi ils ont un écho si poignant dans nos cœurs...

Bibliographie

Une histoire de paradis et autres contes, isaac bashevis singer, Stock, 1978.

Le Golem, isaac bashevis singer, Seuil, 2007.

Sagesses et malices de la tradition juive, muriel bloch, Albin Michel, 2004.

Les Plus Belles Légendes juives, Victor Malka, Seuil, 1998.

La Princesse Perdue. Balade dans le légendaire juif, Alexis Nouss, Laurent Berman, Bibliophane, 1986.

Les Joies du yiddish, Léo Rosten, Calmann-Lévy, 1994.

Contes hassidiques, Rabbi Rami Shapiro, Albin Michel, 2007.

Contes juifs, Noémi Sinclair-Kharbine, Librairie Séguier, 1987.

La Princesse Perdue et autres contes yiddish, Ben Zimet, Syros, 1996.

Anne Jonas

Anne Jonas est née dans les Landes en 1964. Après de nombreuses années passées à étudier l'Histoire, elle a choisi de raconter des histoires. Pourquoi cela ? Parce que du plus loin qu'il lui en souviennent, elle en a écouté et puis lu, et que chacune d'entre elles lui a été comme un cadeau précieux. Alors quand on s'est senti tellement gâté, il faut bien songer à essayer de donner à son tour...

Nancy Peña

Nancy est née en 1979 à Toulouse d'un père passionné de dessin et de mythologie grecque et d'une mère amoureuse des contes de Perrault et des frères Grimm. Après avoir enseigné les arts appliqués, elle est devenue illustratrice et a souvent mis en image ses lectures d'enfance. Mais elle n'avait encore jamais exploré les forêts de bouleaux et les synagogues de l'Europe de l'Est ni rencontré le Golem. C'est chose faite grâce aux textes d'Anne Jonas.

[1] Pâque juive.

[2] Jour de repos hebdomadaire commençant le vendredi soir, un peu avant le coucher du soleil, et s'achevant le samedi soir à la tombée de la nuit.